

## **I) L'implantation des congrégations catholiques latines au sein de la société égyptienne**

Les congrégations religieuses catholiques latines implantées en Egypte sont dépendantes d'une autorité, l'Eglise romaine, dont la présence sur le sol égyptien soulève plusieurs problèmes. En analysant tout d'abord de près ce qui fait la spécificité de cette Eglise en Egypte, nous pourrions ensuite tenter de comprendre la situation de ces congrégations catholiques dans le paysage égyptien. La société égyptienne est majoritairement musulmane, mais de nombreux chrétiens de différentes confessions y sont aussi présents. Les religieux latins essaient donc d'adapter leur mode de vie et leurs actions à cet espace multiconfessionnel.

### ***1) Les catholiques latins en Egypte***

Le paysage chrétien de l'Egypte aujourd'hui est celui d'une mosaïque d'Eglises. Treize Eglises chrétiennes sont représentées sur ce territoire. Tout d'abord, l'Eglise nationale, l'Eglise copte, divisée en une Eglise copte orthodoxe, une Eglise copte catholique, et une Eglise copte protestante. Etant la seule originaire de ce pays, elle est la plus importante d'Egypte, et ses fidèles représenteraient un peu moins de 6% de la population<sup>12</sup>. Ce chiffre fait ainsi de cette communauté « *la plus importante, et de loin, des chrétientés d'Orient* » (Valognes, 1994 : 234). On trouve ensuite de nombreuses petites Eglises, qui ont été formées par les étrangers vivant en Egypte : ainsi des Eglises grecques, arméniennes et syriennes (toutes divisées entre orthodoxes et catholiques), les Eglises maronite, chaldéenne, latine, et épiscopaliennne. Ces Eglises ne représentent qu'une très petite partie des chrétiens d'Egypte. Nous allons nous attarder tout d'abord sur la présence de l'Eglise catholique latine en Egypte, ce qui nous permettra ensuite de comprendre la situation des congrégations catholiques qui lui sont rattachées.

---

<sup>12</sup> Ce chiffre est l'estimation la plus plausible, donné par Catherine Mayeur-Jaouen (2005 : 361). Il est très difficile actuellement d'obtenir des chiffres précis quant à la proportion de chrétiens en Egypte. En effet, l'Etat ne souhaite pas en publiant ces chiffres raviver certaines tensions entre chrétiens et musulmans. Voici ce que dit Jean-Marie Mayeur à propos de la contestation de ces chiffres par les coptes : « *ces chiffres [...] sont contestés depuis les années soixante-dix, pour des raisons politiques, par les élites coptes et les auteurs liés à la diaspora copte [...]. Pour eux, il s'agit là d'une diffamation, et le nombre actuel des coptes serait de 7 à 8 millions, avec une proportion de coptes de l'ordre de 15%, voire plus, de la population égyptienne* » (Mayeur, 2000 : 475/476).

### a) *L'Eglise catholique latine en Egypte*

La particularité de l'Eglise latine sur le territoire égyptien est qu'elle n'est pas originaire du Moyen-Orient<sup>13</sup>. L'expansion des missions catholiques en Egypte commence à partir du XVIème siècle, lorsque le pape Pie IV y envoie des jésuites, dans l'optique de créer une union entre l'Eglise copte et le Vatican. A partir de là, malgré certains aléas<sup>14</sup>, d'autres congrégations vont prendre le relai et s'efforcer de s'implanter durablement dans le pays. Le développement de la mission catholique d'une manière générale sera facilité par la création de la Congrégation de *Propaganda Fide*, en 1622, qui a permis d'unifier et de soutenir le travail missionnaire<sup>15</sup>. Il s'agissait sur le terrain égyptien de tenter de réunifier les deux Eglises, mais aussi d'essayer de convertir les musulmans au christianisme. Les efforts des missionnaires par rapport à l'union entre le Vatican et l'Eglise copte ont conduit celle-ci à se scinder en deux. La partie orthodoxe ne voulait pas renoncer à son identité et son autonomie. La partie catholique avait été attirée par la puissance de l'institution romaine<sup>16</sup>. Les nouvelles Eglises orientales catholiques ont transformé en partie leurs rites et liturgies sur le modèle latin.

Mais l'histoire de l'Eglise latine est aussi liée à celle de l'impérialisme européen. C'est en profitant de la protection des puissances européennes<sup>17</sup> envers la chrétienté orientale que cette Eglise, notamment à travers les ordres religieux, va s'implanter et se diffuser en Egypte. Elle fait aussi partie de ce que l'on pourrait appeler un impérialisme culturel, car c'est à travers les écoles tenues par ces congrégations que va se faire la diffusion d'une culture européenne (Abécassis, 1995 : 216 ; Bocquet, 2007 : 59).

L'implantation de cette Eglise en Egypte ne va donc pas de soi, et n'a pas été acceptée facilement par les Egyptiens. Pour les musulmans, c'est une menace de prosélytisme chrétien, soutenu par une institution riche et puissante, et qui plus est au service de l'impérialisme européen. Pour les chrétiens, cela représente une atteinte à leurs pratiques, que l'Eglise latine cherche à unifier. Elle est aussi le symbole de cette présence européenne imposée, que leurs sentiments d'appartenance à la nation égyptienne ne peuvent tolérer.

---

<sup>13</sup> C'est aussi le cas de l'Eglise épiscopaliennne.

<sup>14</sup> Les jésuites sont expulsés d'Egypte à la fin du XVIIIème siècle, avant d'y revenir en 1879.

<sup>15</sup> Cette congrégation a été rebaptisée en 1982 par Jean-Paul II la Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

<sup>16</sup> La fondation de l'Eglise copte catholique date de 1895.

<sup>17</sup> Il s'agit notamment du régime des Capitulations, et par la suite, de la protection de la Grande-Bretagne, de la fin du XIXème siècle jusqu'en 1922, date de l'indépendance égyptienne (Sharkey, 2005 : 46).

De ce fait, pour parvenir à s'intégrer dans le paysage égyptien, l'Eglise latine a opté pour une voie moyenne : garder sa liturgie et ses rites latins, tout en « s'arabisant » le plus possible. De nombreuses messes sont dites en arabe, par un clergé latin, spécialement formé pour cela, à Rome<sup>18</sup>, ou dans des instituts spécialisés, au Caire. Cette caractéristique incite des responsables de cette Eglise à penser que celle-ci pourrait être « *un pont entre l'Eglise d'Occident [...] et celles d'Orient* »<sup>19</sup>. C'est là cependant une situation plutôt délicate, qui oblige les membres de l'Eglise latine à une connaissance intime de ces deux ensembles, tout en ayant assez de recul pour garder un œil critique sur les deux.

L'Eglise latine en Egypte est obligée de travailler avec l'Eglise copte catholique, car « *l'Eglise latine n'existe pas officiellement* », comme le disait le père Jean, un prêtre de la congrégation des trinitaires<sup>20</sup>. La situation de l'Eglise latine en Egypte est donc très particulière. Elle est représentée par un nonce apostolique<sup>21</sup>, mais c'est par l'intermédiaire des autorités ecclésiastiques de l'Eglise copte catholique que les religieux latins doivent passer lorsqu'ils souhaitent obtenir auprès de l'administration égyptienne un visa, un permis de construire, ou toute autre formalité de ce genre. Sœur Christiane, de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres<sup>22</sup>, explique ainsi le cas de l'école dont sa congrégation s'occupe :

*« Nous sommes propriétaires de l'école, mais sous le patriarcat copte. [...] C'est-à-dire que d'abord c'est à nous, mais s'il y a un problème, automatiquement, on a une couverture de l'Eglise copte catholique ».*

Les congrégations latines en Egypte sont dépendantes de l'Eglise copte catholique. On peut donc se demander comment les religieux latins perçoivent leur dépendance vis-à-vis de cette Eglise locale, étant donné que leur vœu d'obéissance les place dans le même temps sous

---

<sup>18</sup> A Rome se trouve l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et Islamiques (en italien, PISAI), qui dispense un enseignement intensif d'arabe et d'études islamiques classiques, et dont la direction est assurée par les Pères Blancs.

<sup>19</sup> Cette citation est extraite d'un fascicule donné par le père Franck, un prêtre de la Société des Missions Africaines. Il s'intitule *Rôle et mission de l'Eglise latine dans nos Eglises du Moyen-Orient*, et a été écrit par le père jésuite Samir Khalil (Octobre 2000), p. 6.

<sup>20</sup> L'ordre de la Sainte Trinité fut fondé en 1194 par Jean de Matha. Cet ordre est revenu en Egypte en 1998, dans le but de renouer avec ses anciennes traditions d'implantation dans les pays du Moyen-Orient (voir <http://osstcairo.free.fr/presentation.html>, consulté le 16/05/09).

<sup>21</sup> Le nonce apostolique est l'ambassadeur du Vatican à l'étranger. En Egypte, et depuis février 2006, ce poste est assuré par Monseigneur Fitzgerald.

<sup>22</sup> La congrégation de Notre-Dame des Apôtres a été fondée par Augustin Planque en 1876 (Cf Echallier, 1995 ; et le site de la congrégation <http://www.ndaegypte.org/spip.php?rubrique6> , consulté le 5/03/09).

l'autorité pontificale romaine. Le père Christian, jésuite, est enseignant dans le séminaire copte catholique de Maadi, un centre de formation pour le clergé :

*« Ma fonction officielle c'est d'être au séminaire copte catholique. [...] En même temps, j'essaie d'être un peu une fenêtre ouverte au séminaire, et aussi de mettre en relation le séminaire avec des musulmans, et aussi des coptes orthodoxes. [...] Et c'est là que je suis content à cause de mon rôle au séminaire, où les premiers responsables sont des coptes catholiques égyptiens. Et donc maintenant, c'est nous qui collaborons avec le clergé copte catholique égyptien ».*

Ce père hollandais, qui vit depuis plus de quarante ans en Egypte, a été formé puis ordonné selon le rite copte catholique. En plus de son rôle de prêtre et de religieux latin, il officie régulièrement à des messes coptes catholiques. Sa formation l'a conduit à devenir enseignant dans ce séminaire. Cette institution est dépendante de l'Eglise copte catholique, et il y forme des futurs prêtres coptes catholiques :

*« Actuellement tenu par les coptes-catholiques eux-mêmes, le grand séminaire de Maadi, lointain descendant de celui des jésuites, prépare au sacerdoce une soixantaine de séminaristes. [...] On y observe le rite copte mais une messe latine par semaine y est célébrée. Le jeûne du carême est plus proche de celui des latins que de celui des orientaux. [...] La majorité des professeurs, outre les coptes-catholiques eux-mêmes, sont des Européens, jésuites ou comboniens, ou des Américains appartenant à la congrégation des Maryknoll » (Mayeur, 1992 : 277).*

Nous pouvons donc constater ici une nouvelle forme de relation, entre l'Eglise copte catholique et les religieux latins. Historiquement, c'est l'action de ces derniers qui a conduit à la fondation de cette Eglise. Celle-ci a ensuite calqué quelques unes de ses pratiques sur celles de l'Eglise romaine. Or, à travers le parcours du père Christian, nous pouvons voir que désormais, des religieux latins s'intéressent aux pratiques coptes catholiques, et que certains vont même jusqu'à se faire ordonner dans ce rite.

Le père Christian envisage donc cette nouvelle forme de relations entre ces deux Eglises comme une collaboration. En se faisant ordonner prêtre copte catholique, et en devenant enseignant dans leur séminaire, il se met au service de cette Eglise. En échange, il

estime que sa présence apporte quelque chose de nouveau, puisqu'il ouvre le séminaire à des musulmans et à des coptes orthodoxes. Cela pourrait ainsi signifier que pour lui, les coptes catholiques n'ont pas cet esprit d'ouverture que seul pouvait leur apporter quelqu'un de l'extérieur. Nous pouvons voir se dessiner ici une tendance des religieux étrangers, que nous développerons plus loin, à considérer qu'ils apportent une ouverture par rapport à l'islam, que les chrétiens égyptiens ne seraient pas prêts à envisager. De même, étant donné que les relations sont actuellement tendues entre l'Eglise copte orthodoxe et l'Eglise copte catholique, ils pensent qu'ils pourraient aussi œuvrer à rétablir de meilleures relations entre ces deux Eglises.

D'autres pères se sont faits ordonnés selon le rite catholique latin, comme le père Jean. Ce père explique qu'il est devenu prêtre copte catholique parce que cette Eglise manque actuellement de prêtres. Pour lui, les congrégations sont présentes en Egypte essentiellement pour aider les chrétiens. C'est donc dans le but de soutenir cette Eglise<sup>23</sup>, en palliant à ce manque, qu'il a accepté cette ordination. Cependant, il raconte qu'il a mis très longtemps à obtenir l'autorisation du Vatican pour pouvoir officier selon ce rite. Selon lui, ce retard montre que Rome craint encore aujourd'hui d'être accusée de faire des tentatives de latinisation vis-à-vis des chrétiens orientaux. Cette hésitation montre combien l'histoire de la formation des Eglises uniates reste présente dans les mémoires, et incite le Vatican à être prudent par rapport à ces Eglises<sup>24</sup>.

L'Eglise catholique latine en Egypte a aussi une situation particulière au sein de la catholicité. En effet, toutes les Eglises catholiques d'Egypte sont régies par le droit canon catholique oriental<sup>25</sup>, à l'exception de l'Eglise latine, qui reste sous l'égide du droit canon romain. Les latins ne constituent donc pas un rite oriental, à la différence des six autres Eglises catholiques présentes en Egypte. Les fidèles de cette Eglise en Egypte sont très peu nombreux, puisqu'ils représentent à peu près 7000 personnes. Ces fidèles sont composés des Egyptiens ayant adopté le rite catholique latin, des étrangers vivant ou travaillant dans le pays, de confession catholique latine, et enfin des religieux et religieuses, membres des

---

<sup>23</sup> Etant donné que les relations sont tendues entre l'Eglise copte orthodoxe et les religieux latins, ceux-ci travaillent davantage en partenariat avec l'Eglise copte catholique.

<sup>24</sup> Le père Jean nous a précisé par ailleurs qu'il avait eu dans ses projets l'idée de se faire ordonner selon le rite grec catholique, car c'est une autre communauté catholique importante en Egypte. Nous n'avons pas eu l'occasion au cours de ce terrain d'aborder les relations entre les congrégations latines et les autres Eglises chrétiennes présentes dans ce pays. Elles seraient une question très intéressante à approfondir à l'avenir.

<sup>25</sup> Ce droit canon catholique oriental entraîne des attitudes disciplinaires différentes, comme par exemple l'ordination d'hommes mariés.

congrégations latines. D'autre part, environ 25 000 réfugiés soudanais dans le pays sont de rite catholique latin<sup>26</sup>.

### ***b) Les congrégations religieuses catholiques latines au Caire***

Il est assez difficile de donner un chiffre précis en ce qui concerne les membres des congrégations latines en Egypte. Cependant, l'*Annuaire catholique d'Egypte 2004*, document provenant du patriarcat copte catholique, en relation avec l'ensemble des congrégations religieuses présentes en Egypte, semble donner les estimations les plus plausibles. Selon ce document, il y aurait en Egypte un peu plus de 1300 religieux et religieuses catholiques latins, appartenant à une cinquantaine de congrégations différentes, et répartis dans plus de 250 maisons. En ce qui concerne le Caire, on y trouve un peu plus d'une centaine de maisons. Le père Jean qualifie ainsi ces congrégations latines :

*« La goutte d'eau dans la mer. On est insignifiant. Mais les premiers disciples étaient insignifiants dans leur monde. Je pense que ça a toujours été la méthode de l'expansion de la parole du Christ. C'est à partir de quelque chose d'insignifiant que les choses ont commencé à être signifiantes ».*

Pour le père Jean, la faiblesse numérique des religieux latins lui donne l'impression de revivre les premiers temps de l'expansion du christianisme. Leur position minoritaire, qu'il compare à celle des premiers disciples, ne semble pas un problème pour leur vocation missionnaire. Au contraire, en lui donnant une assise historique et symbolique extrêmement forte, il peut permettre de renforcer leur conviction d'avoir un rôle à jouer dans l'expansion actuelle du christianisme. La vie religieuse se construit d'autre part sur une imitation de la vie du Christ. Il peut être alors particulièrement valorisant pour un religieux de se sentir dans la position du Christ prêchant la bonne nouvelle. Le père Christian résume bien cette situation avec humour : *« j'aime bien ce proverbe égyptien qui dit : « al-'adad li al-līmūn », c'est-à-dire, « le nombre est important pour les citrons ». Ce n'est pas le nombre qui compte ».*

Cependant, comme partout ailleurs, les congrégations sont touchées par le manque de vocations, qui oblige certaines d'entre elles à réduire leurs activités, à réduire leur nombre de maisons en Egypte, ou à se faire aider de plus en plus par des laïcs. Si cette faiblesse

---

<sup>26</sup> Ces chiffres sont ceux donnés par L'*Annuaire catholique d'Egypte* (2004 : 94).

numérique semble bien vécue par certains religieux, celle-ci reste un obstacle concret au développement de la mission en Egypte.

La plupart de ces congrégations catholiques, en arrivant pour la première fois en Egypte, étaient détentrices d'une certaine idée de la mission, caractéristique du XIX<sup>ème</sup> siècle. Celle-ci était tournée avant tout vers l'évangélisation des peuples non-chrétiens, et souhaitait imposer les modèles catholiques et européens à ces populations. Cependant, une réflexion profonde fut engagée dans l'Eglise latine à partir des expériences de terrain. Celles-ci révélaient l'inadéquation des pratiques missionnaires avec la réalité du terrain. Le fait que les missionnaires imposaient des modèles totalement étrangers aux sociétés dans lesquelles ils vivaient engendrait des tensions entre eux-mêmes et la population<sup>27</sup>. Le concile de Vatican II, qui marquait l'aboutissement de cette réflexion, réaffirmait la qualité intrinsèquement missionnaire de l'Eglise latine<sup>28</sup>. Mais les principes adoptés insistaient néanmoins sur l'idée que la prédication des Evangiles devait rester en cohérence avec le modèle culturel de la société dans laquelle les missionnaires s'implantaient, et que cette prédication devait se faire de manière discrète. Les religieux latins conservent aujourd'hui la mémoire de cette transformation progressive de la mission :

*« A chaque époque sa méthode. Aujourd'hui, on ne peut plus faire la mission comme elle se faisait autrefois. Et les présupposés missionnaires ont changé. C'est-à-dire qu'on imaginait que l'homme qui n'est pas chrétien quelque part était sans dieu. [...] Je pense qu'on n'annonce plus le Christ de la même manière qu'on l'annonçait au XIX<sup>ème</sup> siècle. Donc en cela je ne peux pas dire que je suis missionnaire, ici, au sens traditionnel du terme. Mais en tant que chrétien, on est tous missionnaires, puisque le Christ nous a dit, c'est dans le dernier chapitre de Marc : « Allez proclamer aux nations »<sup>29</sup>. [...] Mais à chaque chrétien d'adapter son mode missionnaire, selon les cultures, les peuples, les histoires des gens » (père Jean).*

---

<sup>27</sup> Oissila Saaïdia explique à ce propos que les missionnaires de cette période n'ont pas souhaité apprendre à connaître la culture de l'autre : « l'expérience de l'altérité s'est souvent traduite par le dénigrement et n'a pas conduit à la compréhension par le décryptage de la culture » (Saaïdia, 2004b : 267).

<sup>28</sup> « L'Eglise, en vertu des exigences intimes de sa propre catholicité, et obéissant au commandement de son Fondateur, est tendue de tout son effort vers la prédication de l'Evangile à tous les hommes » (Les actes du concile Vatican II, 1967 : 723).

<sup>29</sup> Mc 16, 15.

Pour le père Jean, le contenu sémantique du terme de missionnaire a donc évolué en même temps que sa pratique. Le christianisme reste une religion de mission, mais celle-ci est adaptée par ses acteurs en fonction du contexte et des lieux.

Il est intéressant de remarquer à ce propos que la plupart des Egyptiens avec qui nous avons parlé des religieux latins employaient le terme arabe de *rāhib* (pl. *ruhbān*), qui veut dire littéralement moine ou religieux. Ils n'utilisaient pas le terme de *mubashshir*, qui est la traduction de missionnaire, ou évangéliste. Les religieux employaient aussi le terme de *rāhib* (*rāhiba* pour une femme) pour se désigner eux-mêmes. On pourrait donc supposer à partir de là que la population ne les perçoit pas, ou plus, comme des prédicateurs. En effet, il nous manque ici la dimension historique de l'évolution de la dénomination de ces religieux. Elle aurait pu nous apporter un indice sur une éventuelle évolution de la perception de ces religieux par la population, pour voir si celle-ci était en relation avec l'évolution des pratiques missionnaires. Nous n'avons donc pas assez d'éléments pour savoir dans quelle mesure cette dénomination reflète la façon dont les religieux sont perçus par la société. Il serait intéressant de connaître par exemple, à titre comparatif, de quelle façon sont désignés les protestants évangélistes présents sur le terrain égyptien.

Cette nouvelle façon de pratiquer la mission semble d'autre part demander un engagement personnel plus intense de la part des religieux latins :

*« Il y a aussi quelque chose que je pense que l'on a du mal à accepter, c'est que l'autre soit différent. Alors quand c'est en plus religieux, au niveau religieux, là c'est encore pire ! Je pense qu'il faut aussi essayer de se laisser évangéliser par les autres qui sont d'autres religions que nous. [...] Et ça moi j'appelle ça le dialogue. Pas le dialogue à un niveau théologique, philosophique. Non, c'est un dialogue de vie »* (sœur Christiane).

Au lieu d'imposer son modèle, le missionnaire doit essayer d'adapter le message qu'il souhaite transmettre au contexte local. Pour cela, il lui faut apprendre à connaître l'autre, et cet engagement personnel n'est pas toujours facile. Le renversement de perspective entre les anciennes pratiques missionnaires et celles d'aujourd'hui est radical. Les religieux acceptent que l'évangélisation se fasse aussi dans le sens contraire. La compréhension de l'autre ne se limite cependant pas à connaître uniquement sa religion, mais s'élargit à tous les aspects de sa vie. C'est grâce à cela que les religieux peuvent parvenir à instaurer un véritable partage de vie quotidien et des échanges réguliers, ce que sœur Christiane appelle un « dialogue de vie ».

Les religieux latins engagent donc une réflexion sur leur propre position, qui est un préalable au dialogue. Ces rencontres sont aussi l'occasion pour eux de renégocier leurs principes de départ. Ils sont amenés à repenser les idées qu'ils avaient pu se construire avant d'avoir connu le terrain. Sœur Mariam, de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres, rajoute à ce propos :

*« Évangéliser, ce n'est pas dans le sens d'une conversion. C'est dans le sens de savoir, découvrir, accepter et respecter la religion de l'autre. [...] On est en Egypte dans le sens où on porte l'Évangile dans nos activités, mais sans parler de l'Évangile. On parle plutôt de tout ce qu'il y a dans l'Évangile : la paix, la justice, la réconciliation, le pardon, des choses qui n'existent même pas dans le Coran. La pitié, la miséricorde et tout ça. L'amour, parce qu'on dit que les musulmans ont quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. Mais nous, on en a cent, parce que dans le christianisme, Dieu est amour. Le fait qu'on soit de différentes religions et qu'on travaille bien ensemble, qu'on s'accepte, ça c'est déjà une grande évangélisation. Parce que comme je l'ai dit, l'unité, ce n'est pas que tout le monde soit la même chose ».*

L'évangélisation, telle qu'elle est décrite par sœur Christiane et sœur Mariam, est un processus permettant de dépasser sa peur de l'autre, en apprenant à le connaître. Elle est donc un élément constitutif de la mission contemporaine. Les connaissances acquises facilitent l'acceptation de la différence. Cependant, le respect de cette différence connaît des limites, qui transparaissent à travers le discours de sœur Mariam. Pour elle, de nombreux éléments contenus dans les Évangiles seraient absents de l'islam. Or, ce sont des éléments qu'elle estime particulièrement importants, au premier rang desquels l'amour. En tant que missionnaire, elle se sent donc investie de la nécessité d'apporter à l'islam ces valeurs. C'est de cela qu'il s'agit lorsque les religieux latins parlent de transmettre le message chrétien. Leur rôle serait de « compléter » la religion musulmane grâce à certains éléments dont ils pensent que l'islam n'est pas porteur, et qui leur paraissent cependant essentiels.

La transmission du message chrétien se fait désormais selon une attitude beaucoup moins impérialiste, puisqu'il s'agit de « privilégier l'offre religieuse sur la conquête » (Prudhomme, 2000 : 122). C'est en termes de témoignage que l'Église va qualifier cette nouvelle voie missionnaire. Ce témoignage est silencieux, et consiste à véhiculer les valeurs chrétiennes au travers des pratiques quotidiennes des religieux latins, sans discours prédicateur :

*« Je pense que notre façon d'être, de vivre certaines valeurs, moi je pense que dans ce pays, avec les musulmans, ça a beaucoup de valeur. Ce n'est pas toujours facile à savoir, c'est tout. Il faut accepter que ce soit un témoignage silencieux. [...] Moi je vous dis on peut annoncer Jésus-Christ sans jamais dire son nom. Par ce qu'on est en fait, c'est tout »* (sœur Christiane).

Il n'est donc pas facile pour les religieux latins de savoir comment leurs actions sont jugées par la population. Le témoignage silencieux ne leur permet pas d'avoir un retour régulier sur leurs pratiques. Cependant, cela n'empêche pas qu'ils restent convaincus du bien-fondé de ce témoignage. Celui-ci semble d'ailleurs porteur auprès de certaines personnes, ainsi que le montre cette déclaration d'Iman, une journaliste égyptienne musulmane:

*« Les religieux latins pensent avec amour et tolérance. Donc ils peuvent parler avec les autres. Ils ont un esprit d'amour, de tolérance et de paix. Ce qu'on voudrait tous. Donc eux ils savent par exemple comment rencontrer les autres. Grâce à la tolérance, à l'amour et au dialogue. [...] Ils n'ont pas de plan à la base, non au contraire, c'est spontané ».*

Les valeurs chrétiennes que les religieux latins souhaitent transmettre ont eu un écho auprès d'Iman. Celle-ci se montre sensible à leurs idées, car leur attitude permettrait selon elle des rencontres pacifiques et constructives. Iman est d'autant plus intéressée par la démarche des religieux latins qu'elle-même lutte contre la discrimination religieuse dans son pays<sup>30</sup>. La façon dont chrétiens et musulmans en Egypte se replient aujourd'hui sur leur communauté religieuse contraste avec l'ouverture des religieux latins, ce qui renforce Iman dans ses sentiments positifs à leur égard.

En essayant de développer des rencontres entre chrétiens et musulmans, les religieux latins espèrent apaiser la situation, et venir ainsi en aide aux chrétiens. En effet, ils expliquent leur implantation en Egypte par la présence de chrétiens dans ce pays :

*« On est ici car il y a des chrétiens ici. Il faut donc les soutenir, les ouvrir à l'espérance. S'il y a des tensions, il est important d'accompagner cela pour éviter des conflits. Nous avons un rôle positif, constructeur »* (père Benoît, jésuite).

---

<sup>30</sup> Elle le fait par le biais de l'association « Egyptiens contre la discrimination religieuse », dont nous reparlerons dans le troisième chapitre.

Ils se placent ainsi dans la position de médiateurs du conflit :

« *Nos communautés essaient de garder une relation [avec les musulmans] en donnant un beau témoignage, pour montrer aux gens, voilà, le chrétien ce n'est pas seulement des choses que vous pensez, mais c'est quelque chose qui existe. [...] Quand ils savent qu'il y a de bons chrétiens comme ça aujourd'hui, ils aiment le christianisme. Ils gardent toujours leur religion et leurs pratiques, mais ils changent de vision sur nous chrétiens* » (sœur Mariam).

Pour eux, la pacification des relations islamo-chrétiennes passerait concrètement par la construction d'une image positive des uns sur les autres.

Cependant, leur rôle constructeur semble limité, à cause de l'ignorance par une grande partie de la population, en particulier les musulmans, de l'existence de ces congrégations catholiques en Egypte<sup>31</sup>. La connaissance de la chrétienté égyptienne se résume souvent aux seuls coptes, qui forment aux yeux de beaucoup d'Égyptiens musulmans une entité soudée et non divisée<sup>32</sup>. Le fait que l'Église copte soit l'Église nationale égyptienne, et que les coptes représentent 93% de la chrétienté en Egypte, permet d'expliquer ce manque de connaissance en ce qui concerne la présence de religieux catholiques latins en Egypte.

La nouvelle vision de la mission va par ailleurs entraîner, en ce qui concerne les pays d'implantation où l'islam est majoritaire, une « *transformation de l'attitude traditionnelle à l'égard de l'islam et des musulmans* » (Avon, 2005 : 813). Les religieux latins préfèrent dorénavant adopter une attitude de rencontre positive du christianisme avec les autres religions, et en l'occurrence ici, l'islam. Cette position sous-entend naturellement une absence de prosélytisme, qui ne pourrait être qu'un frein à l'ouverture de ces religieux sur l'islam. Actuellement, en Egypte, aucune loi n'interdit le prosélytisme (Guirguis, 2007 : 123). Cependant, si celui-ci devient trop offensif, il est vite freiné par les autorités. Le père Franck racontait l'histoire de deux jeunes missionnaires protestantes coréennes qui distribuaient des Bibles dans les rues du Caire. A la suite de leur dénonciation, les autorités les ont expulsées

---

<sup>31</sup> La plupart des Égyptiens qui connaissent ces congrégations sont les individus habitant à proximité de l'une d'elles, ceux ayant bénéficié de services sociaux qu'elles proposent (écoles, hôpitaux, associations caritatives), ou encore l'élite intellectuelle du pays.

<sup>32</sup> Cette ignorance n'est d'ailleurs pas forcément synonyme de stigmatisation, ainsi que le soulignent Poutignat et Streiff-Fenart : « *le caractère globalisant des exo-définitions n'est pas nécessairement l'indice d'une volonté de stigmatiser péjorativement un groupe, il peut manifester simplement la fonction nécessairement simplificatrice de la catégorisation sociale. Un groupe, quel qu'il soit, perçoit toujours plus finement les distinctions en son sein que chez les autres groupes* » (Poutignat et Streiff-Fenart, 1995 : 157).

du pays. Ces situations délicates concernent souvent des missionnaires protestants, dont la prédication reste beaucoup plus active et visible que celle des religieux latins. Ces tensions qui se cristallisent autour des actions prosélytes chrétiennes peuvent refléter le souvenir d'un passé missionnaire beaucoup plus conquérant, et associé à l'impérialisme politique européen. Les religieux latins, par leur nouvelle approche, ont pu faire les preuves de la pertinence de ce témoignage discret, censé véhiculer des valeurs chrétiennes. C'est là pour Rome un outil fondamental dans sa perspective actuelle d'ouverture à tout ce qui peut être en dehors de la catholicité latine, mais aussi un moyen plus serein d'assurer sa présence partout dans le monde.

L'expérience vécue de la mission est essentielle à une meilleure mise en pratique de celle-ci sur le terrain. Les expériences individuelles des religieux et religieuses conduisent à des applications différentes selon chacun, ainsi que le faisait remarquer le père Jean précédemment. Dans ce paragraphe, nous allons nous attarder plus précisément sur l'origine de ces religieux, et la façon dont celle-ci peut avoir une influence sur leur vécu et leurs pratiques missionnaires au Caire.

La majorité des religieux et religieuses que nous avons rencontrés au Caire sont des étrangers, et parmi eux se trouve une forte proportion d'Européens. Une autre grande partie de ces religieux étrangers sont originaires d'Afrique noire, d'anciens pays de missions, qui sont venus combler le vide causé par la crise actuelle des vocations dans les congrégations religieuses. D'autres encore sont des catholiques de différents pays du Moyen-Orient (Liban et Syrie notamment), et certains sont égyptiens. Cette disparité des origines, si elle fait la richesse d'une vie interne à la congrégation, ne met pas ces religieux à égalité dans la vie quotidienne.

Pour ce qui est des religieux latins d'origine européenne, ceux-ci se trouvent confrontés dans la société égyptienne à un problème de perception de l'Occident d'une manière générale (Radi, 1997 : 168). Celui-ci est pensé comme une entité globale et homogène, et plusieurs préjugés lui sont accolés, préjugés surtout fondés sur des valeurs morales, dont les deux éléments fondamentaux sont la religion (avec le problème de l'athéisme) et la déviance morale. Les religieux latins européens ou nord-américains vivant en Egypte sont souvent englobés au premier abord dans cet ensemble, et ne sont pas perçus dès le début comme des religieux. « *Je suis perçu d'abord comme un étranger* », raconte le père Jean. Il explique que c'est par leur attitude, à la fois pieuse et respectueuse, que les religieux arrivent après un

certain temps à rendre une image d'eux détachée de ces idées préconçues. En tant qu'hommes de religion, même chrétiens, ils s'attirent un respect que beaucoup accordent à cette fonction :

*« Dans la rue par exemple, si on voit un moine ou un prêtre habillé en costume, catholique, protestant, orthodoxe, on le respecte. Regardez, par exemple si un père chrétien se trouve en situation difficile : sa voiture s'est heurtée contre une autre voiture. On accepte très vite de lui pardonner sa faute, parce qu'on sait qu'il a une tâche plus importante à faire. Il n'est pas là dans la rue pour s'amuser, il est sur le chemin pour aller sauver quelqu'un, ou résoudre un problème. Donc ça c'est bien parce que c'est aussi mon attitude quand je vois un cheikh dans la rue, je le respecte. Si un problème a lieu dans la rue, n'importe quoi, et un personnage religieux intervient, on accepte ce qu'il dit. Il y a encore ça, le respect du personnage religieux »* nous dit Emad, un enseignant chrétien.

Les religieux latins évitent de porter à l'extérieur l'habit consacré, et ne sont donc pas reconnaissables au premier abord. Frère Laurent précise que dans les conversations quotidiennes, les gens questionnent très souvent les autres à propos de leur religion. Le fait qu'ils soient chrétiens pratiquants suffit alors à donner une bonne impression, car, lui semble-t-il, *« l'important n'est pas d'être musulman mais de croire »*.

D'autre part, la sobriété de leur vie donne aux religieux latins une image respectable, puisqu' *« il n'y a jamais ni d'alcool ni de femmes chez nous »*, précise le père Jean. Il est vrai que cette situation revendiquée de célibat interroge beaucoup la population égyptienne. En effet, le mariage et les enfants sont des aspects essentiels à la fois pour acquérir une reconnaissance sociale, mais aussi pour s'assurer plus tard une certaine stabilité économique dans un pays où aucune protection sociale n'existe. Sœur Mariam raconte :

*« Il n'y a pas longtemps, [...] un monsieur dans le bus m'a demandé : « mais pourquoi tu ne vas pas te marier ? » Alors je lui ai dit : « Mais monsieur, si je me marie, qui va être au dispensaire pour les pauvres gens ? » « Ah oui, c'est vrai » »*.

Le dévouement en faveur des autres semble pour sœur Mariam la qualité première des religieuses. Nous avons souvent rencontré, au cours de ce terrain, des religieuses qui perçoivent la vie consacrée uniquement en ces termes. Ce sont précisément les femmes qui

pensent ainsi, et nous pouvons retrouver là l'influence de l'Eglise latine, et sa conception traditionnelle de la division sexuelle des tâches. Les femmes y sont souvent destinées à s'occuper des enfants, des malades et des nécessiteux, et remplissent un rôle maternant. Les hommes, bien qu'ils se dévouent de la même manière à ceux qui sont dans le besoin, ont cependant des obligations spirituelles beaucoup plus conséquentes. En développant uniquement cette dimension du dévouement en faveur des autres, on pourrait penser que sœur Mariam oublie la dimension spirituelle, contemplative, de sa vie de religieuse. Cependant, étant donné que peu de personnes ont connaissance de ces congrégations, il peut paraître difficile d'expliquer que l'on a choisi le célibat par désir d'imitation de la vie du Christ. Il est plus probable que celle-ci ait choisi de répondre de cette manière pour faciliter la compréhension avec son interlocuteur.

Si leur statut d'étrangers occidentaux véhicule souvent une image fantasmée d'un Occident immoral et athée, il leur procure parfois une sorte d'impunité au quotidien. Les trinitaires au Caire habitent par exemple dans un quartier où vivent majoritairement des musulmans :

*« On est connu dans le quartier comme prêtres et religieux, et ça ne pose pas de problèmes. Mais on est considéré aussi comme des étrangers, donc cela pose moins de problèmes »* (père Jean).

On peut donc voir ici que le problème pour beaucoup de musulmans égyptiens aujourd'hui, qui perçoivent l'identité égyptienne comme fondamentalement musulmane, est l'association entre être égyptien et être chrétien. Ce sont les chrétiens égyptiens qui posent problème parce qu'ils ne sont pas musulmans, et non les chrétiens étrangers.

Dans le cas où ces hommes et ces femmes ne sont pas toujours distingués au premier abord comme des religieux, leur contact avec la population égyptienne va se faire différemment selon leurs origines. Pour ce qui est des prêtres et religieux latins venus d'Afrique noire, leur statut reste plus problématique à cause du racisme anti-Noir de la société égyptienne (Le Houérou, 2007 : 60). Par ailleurs, il arrive que la population les assimile à des réfugiés soudanais. Etant donné les stigmatisations dont les réfugiés soudanais<sup>33</sup>, et plus largement les populations noires au Caire font l'objet, on peut supposer que l'expérience

---

<sup>33</sup> Cet important mouvement migratoire des Soudanais en Egypte (notamment des personnes venues du sud Soudan) est une des conséquences de la reprise de la guerre civile au Soudan en 1983 (Le Houérou, *ibid.* : 65).

relationnelle de ces religieux avec la population n'est pas aussi sereine que celle des religieux européens. Sœur Rita, une sœur égyptienne franciscaine élisabettine<sup>34</sup>, relatait qu'un jeune prêtre nigérian de la Société des Missions Africaines<sup>35</sup> était un jour venu visiter leur communauté. Au cours de la discussion avec les sœurs, ce prêtre se mit à pleurer en racontant les insultes qu'il recevait quotidiennement au Caire, et à quel point cette vie était devenue trop difficile pour lui dans cet environnement. Ce père était arrivé depuis peu de temps en Egypte, à la différence du père Franck, nigérian lui aussi, mais dont l'expérience de presque dix ans de vie dans ce pays lui avait permis d'être connu et respecté, au moins dans son quartier, et de se forger un certain recul face aux difficultés quotidiennes.

L'expérience de la vie religieuse catholique latine en Egypte n'est pas non plus la même en ce qui concerne les religieux de nationalité égyptienne. Leur terrain de mission est leur propre pays. La construction de leur rapport à la mission en Egypte est donc différente de celle des religieux étrangers. Ce sont des chrétiens égyptiens, qui connaissent les situations discriminatoires. Cette caractéristique incite de nombreux religieux étrangers à penser que l'ouverture à l'islam des religieux égyptiens est plus difficile que pour un autre, à cause de ce vécu. On pourrait donc penser que les mêmes critiques pourraient être émises à l'égard des religieux venus de Syrie ou du Liban, qui ont vécu eux aussi dans un environnement très fortement marqué par l'islam. Or, nous n'avons jamais entendu de tels propos. Nous pensons que dans le cas des religieux égyptiens, la difficulté viendrait surtout de la proximité avec les musulmans de leur propre pays, avec lesquels il leur est peut-être moins facile de prendre du recul.

D'autre part, étant donné que la plupart de ces religieux égyptiens viennent d'Eglises coptes, rester dans leur pays leur permet de garder un lien étroit avec celles-ci, comme dans le cas de sœur Mariam. Sœur Mariam est une religieuse égyptienne de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres. A ce titre, elle assiste quotidiennement aux offices latins célébrés dans la cathédrale catholique latine Saint Marc, dans le quartier de Massarra, à Choubra, où sa communauté habite. Cependant, elle précise que tous les dimanches, elle sort de son quartier pour aller assister à des messes coptes catholiques. De plus, nous l'avons retrouvée très souvent dans le public de la messe copte catholique du père Christian. Sœur Mariam illustre bien la complexité des sentiments identitaires qui peuvent se nouer autour d'une appartenance

---

<sup>34</sup> La congrégation des sœurs franciscaines élisabettines fut fondée en 1828, et les premières sœurs arrivèrent en Egypte en 1935.

<sup>35</sup> La Société des Missions Africaines a été fondée en 1856 par Monseigneur Brésillac. Les premiers missionnaires arrivent en Egypte en 1877.

religieuse. Elle est à l'origine copte catholique, mais sa famille compte aussi des membres coptes orthodoxes. Elle assiste à des messes catholiques latines, mais aussi à des messes coptes catholiques. Enfin, elle s'est engagée dans une congrégation dépendante de l'Eglise romaine. Elle revendique aussi le fait d'être catholique comme une position plus ouverte et moins conservatrice. Par exemple, il est arrivé à sœur Mariam de danser à l'occasion d'une cérémonie de mariage dans sa famille. Certaines femmes orthodoxes, qui avaient assisté à la scène, lui ont fait plus tard la réflexion qu'il n'était pas possible de danser lorsque l'on portait une croix comme elle. Or, pour sœur Mariam, le fait de danser n'était en aucun cas contradictoire au port de l'habit consacré. Cette réflexion était selon elle caractéristique de certaines femmes orthodoxes assez conservatrices. Elle n'était d'ailleurs pas la seule à penser ainsi :

*« Moi je pense que les religieux latins sont plutôt ouverts sur l'Occident. Tandis que les prêtres et moines orthodoxes sont introvertis. Ouf ! Le poids de la tradition copte ! C'est exactement comme le poids de la tradition musulmane. [...] C'est une question culturelle. Je crois qu'un catholique accepte un peu mieux les différences avec les autres. Tandis que l'orthodoxe croit qu'il détient la vérité absolue. [...] Comme font par exemple les religieux musulmans. C'est eux qui ont toute la vérité. Et les autres se trompent » (Emad).*

On voit apparaître ici un indice de tensions entre catholiques et orthodoxes. Ces tensions se situent autour de l'adaptation de chaque tradition religieuse à la société contemporaine, et de la possibilité de s'ouvrir à la pluralité religieuse. Pour les orthodoxes, il semblerait que les catholiques aillent trop loin dans cette adaptation, et dans l'ouverture aux autres religions. Les catholiques estiment au contraire que la fermeture de l'Eglise orthodoxe est un frein à une meilleure intégration de celle-ci au monde contemporain. C'est aussi ce que reproche Emad à la tradition musulmane, et c'est en cela que pour lui, les orthodoxes seraient plus proches des musulmans que des catholiques. Cette remarque nous montre aussi qu'il existe dans la société égyptienne la conception d'un partage culturel entre musulmans et coptes. Cette conception perdure encore, malgré la montée des revendications identitaires fondées sur des critères religieux. Nous verrons par la suite comment cette idée de partage culturel est en partie en train de périlcliter aujourd'hui.

En ce qui concerne les sœurs égyptiennes engagées au sein d'une congrégation latine, il arrive que l'on entende des reproches adressés à leur égard. Ces reproches émanent d'autres

membres de la congrégation, mais aussi de personnes externes. Ils les accusent de ne pas être rentrées au couvent par vocation, mais dans le but d'acquérir un statut et une protection sociale. Dans un climat social peu favorable aux femmes, et plus particulièrement quand elles viennent de la campagne, rentrer au couvent serait un moyen pour elles de trouver une subsistance et un toit quotidiens, voire d'échapper à un mariage qu'elles ne désirent pas. Sœur Thérèse, une religieuse libanaise de la congrégation des franciscaines missionnaires du cœur immaculé de Marie<sup>36</sup>, reproche ainsi à ses sœurs égyptiennes d'envoyer tout ce qu'elles trouvent au couvent d'utile à leur famille : argent, nourriture, etc. Mais elle va plus loin aussi, en affirmant que seules les sœurs étrangères disent la vérité, qu'il faut se méfier de ce que peuvent dire les sœurs égyptiennes :

*« L'Européen, c'est une vraie vocation. Il a vraiment entendu l'appel de Dieu, il est convaincu par ce qu'il est en train de faire, il ne le fait pas pour le plaisir de le faire, non. Mais les vocations égyptiennes, surtout les féminines, la plupart, je dirais 80%, ce n'est pas une vocation. [...] Alors la jeune pauvre par exemple : en rentrant, on la fait instruire, on lui fait avoir une licence, alors qu'elle vient de rien, de zéro. [...] Mais même si ce n'est pas pour elle, elle reste quand même [au couvent] parce qu'elle n'a rien dehors : ni à manger, ni à boire, ni un endroit pour dormir. Car elles viennent toutes de familles très très pauvres. [...] Elles veulent aussi, la main est libre de voler. Tout ce qu'elles peuvent, elles le prennent. On essaie de les manipuler pour les mettre dans la voie du Christ. On leur dit : tu es rentrée, ce n'est pas pour tout faire sortir, pour tes parents. Mais elles ne changent pas ».*

Il est intéressant de voir ici la remise en cause de la vocation de ces sœurs égyptiennes par une religieuse libanaise. Si pour elle, seuls les religieux européens sont dignes de confiance, il semble qu'elle-même se considérerait comme européenne, au moins du point de vue de la sincérité de son engagement religieux. Cependant, nous n'avons pas entendu de sœurs européennes émettre des critiques à l'égard de leurs sœurs égyptiennes. Les propos de sœur Thérèse peuvent donc être interprétés comme un besoin de sa part d'élaborer une certaine distance entre elle, arabe libanaise, et ses sœurs égyptiennes, qu'elle trouve trop proches. En même temps, elle peut s'estimer capable de juger leur vocation justement parce qu'elle-même est aussi une religieuse. Sœur Thérèse a donc été la seule à tenir des propos

---

<sup>36</sup> La congrégation des franciscaines missionnaires du cœur immaculé de Marie fut fondée au Caire par Marie Catherine Troiani en 1868.

aussi violents à l'égard des sœurs égyptiennes. Mais on retrouve ailleurs dans d'autres discours cette remise en question de la vocation des religieuses égyptiennes. C'est le cas d'employés laïcs de l'association Caritas Egypte, qui côtoient au quotidien des religieuses dans leur travail, comme par exemple Zeynab, une jeune employée française de cette ONG :

*« J'ai une assez mauvaise opinion des religieuses égyptiennes. Elles ont la réputation de filles qui n'ont pas forcément réussi dans la vie, qui n'ont pas réussi à se marier, pour la plupart, c'est ça. Les religieuses en Egypte, il doit y avoir une infime partie d'entre elles qui entre par vocation, parce qu'elles ont été « appelées », comme elles le disent. Mais en réalité ici non, c'est la fille qui n'a pas été mariée, la fille qui n'a pas d'emploi, la fille qui cherche finalement à s'assurer un revenu et un endroit où vivre de manière assez confortable, puisque bien sûr plus personne n'est là pour subvenir à ses besoins, ou plus personne ne le sera. [...] Donc on retrouve là-bas beaucoup de femmes aigries, pas forcément très compétentes dans leur travail, et pas forcément avec la même attitude contemplative et illuminée qu'on pourrait attendre de la part d'une religieuse ».*

Ainsi pour Zeynab, le caractère de ces femmes ne correspond pas du tout avec l'image traditionnelle qu'elle a de la religieuse, image issue d'une éducation dans un lycée catholique en France.

Cependant, il nous semble que ce portrait des religieuses et religieux égyptiens est à nuancer. Au contact de sœur Mariam, nous avons eu un autre aperçu de ce que peut être le statut de religieuse catholique égyptienne. Tout d'abord, le fait est que ces femmes sont coptes, et ne renient absolument pas cette appartenance. Sœur Mariam a une petite croix tatouée au poignet comme la plupart des coptes, et elle partage son temps liturgique entre des célébrations catholiques latines, et d'autres coptes catholiques. Pour elle, ainsi que pour les autres sœurs (étrangères ou non) de cette congrégation, les deux pratiques ne sont pas contradictoires, elles semblent au contraire aller de soi. D'ailleurs, sœur Christiane et sœur Bénédicte, des Françaises de la même congrégation, se sont faites elles aussi tatouées une croix sur leur poignet : *« je l'ai faite juste avant mes vœux perpétuels. [...] C'était pour marquer mon engagement définitif. Et puis peut-être aussi mon amour pour l'Egypte, certainement »* (sœur Christiane). Ainsi, ces pratiques croisées entre rite latin et rite copte catholique paraissent cohérentes dans le cadre d'une installation de ces congrégations sur le territoire égyptien. Elles témoignent par ailleurs d'une idéologie missionnaire contemporaine

de plus en plus attachée à l'environnement dans lequel s'installent les religieux. Il nous a paru clair dans le cas de sœur Mariam que personne ne remet en cause sa vocation, que ce soit des gens extérieurs à la congrégation, ou des membres de celle-ci. Elle raconte qu'elle est très heureuse d'être rentrée dans la congrégation. Cela lui a donné des opportunités d'ouverture, que ce soit à travers son travail d'infirmière (la congrégation lui a payé les études), ou grâce aux voyages qu'elle a effectués dans le cadre de son activité missionnaire (Côte-d'Ivoire, Algérie, France, Togo). A travers ses discours, nous avons pu constater que son entrée dans la vie religieuse a bien une dimension échappatoire, dans le sens où elle est heureuse d'être sortie de son milieu rural, et d'une perspective de mariage : « *le cadeau empoisonné du mariage, c'est les enfants, et ce n'est pas ma vocation de rester m'occuper des enfants toute la journée à la maison !* », raconte-elle. Mais cette dimension n'exclue pas pour autant la sincérité de sa vocation, et son réel désir de s'investir dans la vie religieuse. Ainsi, s'il est vrai que pour des femmes égyptiennes, l'entrée dans une congrégation leur permet souvent de se sortir de situations difficiles (au niveau social ou économique), cela n'empêche pas de réels sentiments religieux. « *Il n'y a pas de différence dans la vocation* », conclut sœur Johanna, de la congrégation des religieuses égyptiennes du Sacré-Cœur<sup>37</sup>.

Au cours de ce terrain, nous n'avons pas eu d'écho en ce qui concerne la vocation des sœurs européennes<sup>38</sup>. Celle-ci ne semblait pas susciter de commentaires particuliers, comme si cette vocation allait de soi pour des Européennes, qu'elle n'avait pas à être interrogée. La remise en cause des vocations des sœurs égyptiennes dépend donc de plusieurs causes. En premier lieu, l'aspect économique, qui incite certaines personnes à penser que l'entrée au couvent de femmes égyptiennes relève du désir d'être à l'abri de la pauvreté, et non d'une réelle demande spirituelle. On peut supposer d'autre part que le passage de ces religieuses de l'Eglise copte à l'Eglise latine soit une des raisons qui conduisent à la remise en cause de la sincérité de leur attachement à cette dernière. Si nous comparons par exemple avec la situation de sœur Victoria<sup>39</sup>, originaire d'Argentine, pays majoritairement catholique latin, nous pouvons constater qu'aucune réflexion n'a été faite sur sa vocation.

Nous n'avons pas entendu par ailleurs de remise en cause de la sincérité de l'engagement religieux en ce qui concerne les frères égyptiens. Cependant, une différenciation

---

<sup>37</sup> Cette congrégation des religieuses égyptiennes du Sacré-Cœur est la première congrégation féminine catholique égyptienne, fondée en 1913.

<sup>38</sup> En ce qui concerne les religieuses venues d'Afrique noire, nous n'avons jamais eu l'occasion de les rencontrer. Nous ne connaissons donc pas les discours relatifs à leur vocation, qui auraient pu apporter un élément supplémentaire à l'analyse de cette « hiérarchie » de la sincérité de l'engagement religieux.

<sup>39</sup> Sœur Victoria fait partie de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres.

est établie entre eux et les religieux étrangers à propos de la perception de l'islam et des musulmans<sup>40</sup>. Selon l'avis de certains religieux latins étrangers, la perception de la religion musulmane ne peut pas être la même pour un religieux égyptien qui a vécu toute sa vie dans un environnement majoritairement musulman, et pour un étranger. Le résultat serait que les religieux égyptiens iraient moins franchement vers un dialogue avec les musulmans de leur pays, et seraient beaucoup plus réservés à une ouverture vers l'islam. Sœur Christiane explique que :

*« Peut-être que c'est plus facile pour nous étrangères de vivre ça, de faire ça pour les gens du pays. [...] On sait bien que je n'ai pas un passé, je ne suis pas née dans ce pays, je ne suis pas née dans un milieu musulman, donc ça m'est plus facile peut-être à mon avis d'être libre avec les musulmans ».*

Cette distanciation serait la clé d'une approche plus pacifiée de l'islam par les religieux étrangers. C'est d'ailleurs le même argument qui est utilisé par beaucoup d'entre eux pour expliquer le fait que l'Eglise copte orthodoxe soit moins engagée dans le dialogue islamo-chrétien que l'Eglise catholique romaine. Frère Michel, un petit frère de Jésus<sup>41</sup>, souligne cependant que le rapport des religieux égyptiens à l'islam n'est pas toujours un rejet pur et simple :

*« Ils [les religieux égyptiens] cherchent quand même à avoir une connaissance sérieuse de l'islam, et donc ils s'initient, ils suivent des cours d'islamologie. Donc ils cherchent quand même à comprendre, ce n'est pas un rejet pur et simple. Et je crois en tout cas pour nos frères, ce que j'ai beaucoup apprécié, et qui est peut-être un signe de vocation par rapport à la fraternité de leur part, c'est qu'il n'y a pas un double langage. Même s'ils diront quelquefois leur souffrance de telle ou telle chose. Ils ont aussi des amitiés avec des musulmans, ils vont vers les musulmans, ils n'ont pas peur de les fréquenter, de les considérer à part égale de toute autre personne. Je dis cela parce qu'il y a parfois chez les religieux égyptiens des rejets plus caractérisés ».*

---

<sup>40</sup> Cette différenciation concerne aussi les religieuses égyptiennes.

<sup>41</sup> La congrégation des petits frères de Jésus fut fondée en 1933 par le père Voillaume, et des frères s'installèrent au Caire à partir de 1968.

Enfin, dans le cas des comboniens<sup>42</sup>, frère Marcello explique qu'il n'y a pas beaucoup de religieux égyptiens dans leur congrégation :

*« Avant tout, les comboniens travaillent parmi les Noirs [...]. Ici, nous savons qu'en Egypte, les Noirs ont encore la réputation de 'abīd, d'esclaves. Alors c'est très difficile d'enlever ça. Les salésiens, les frères de Don Bosco, les franciscains, ils ont beaucoup de frères égyptiens. Mais eux, ils travaillent ici, dans les pays arabes. Au contraire chez nous on doit sortir. Et sortir pas dans le mieux, dans le pire, parmi les personnes les plus pauvres, les plus oubliées. [...] Quand un Egyptien veut rentrer chez les comboniens, on lui fait faire le postulat et tout de suite après on l'envoie en Afrique, parmi les plus pauvres. D'habitude, on teste. Nous voulons qu'il soit parmi les plus pauvres, en service ».*

Le travail des comboniens est essentiellement tourné vers les populations noires du Caire. Pour frère Marcello, le racisme qu'il y a en Egypte à l'encontre des Noirs empêcherait les Egyptiens de vouloir rentrer dans leur congrégation.

En dehors de cette diversité des origines des religieux et religieuses catholiques, il nous semble qu'ils ne sont pas perçus au premier abord en tant que religieux par la population. Cela concerne plus particulièrement les hommes, qui ne portent pas d'habit religieux. Pour certains ordres, comme celui des trinitaires, le fait de ne pas porter l'habit dépend de la société dans laquelle ils sont implantés. Dans le cadre de la société égyptienne, majoritairement musulmane, ils refusent de le porter par souhait de ne pas provoquer :

*« On a un habit, oui. Mais ici, ce serait une provocation, on a une croix qui est large comme ça sur notre habit. [...] On est tenu de porter nos habits dans nos couvents, au réfectoire, et à toutes les réunions où on est ensemble. Ça, c'est le minimum. Après, suivant les pays, on porte ou pas l'habit » (père Jean).*

En revanche, en ce qui concerne les dominicains, ce refus de se distinguer par l'habit n'est pas propre à leur vie en milieu musulman :

---

<sup>42</sup> Les missionnaires comboniens du Cœur de Jésus furent fondés en 1864 par Daniel Comboni, et arrivèrent en Egypte en 1867.

*« L'habit n'est pas mis à l'extérieur, et cela depuis mai 68<sup>43</sup>. [...] L'habit est seulement pour l'office du soir. Et cette question de l'habit n'est pas liée à la présence dans un pays musulman car c'est la même chose en France »* (frère Laurent).

Il s'agit d'un principe relatif à la pratique missionnaire contemporaine. Quel que soit le terrain, leur objectif est de rester discret, pour parvenir à mieux s'intégrer.

En revanche, la majorité des religieuses catholiques au Caire portent l'habit, qui se compose dans la plupart des cas d'une robe simple, dans des tons sobres, ainsi que d'un voile. Au contraire des hommes, les religieuses pensent être plus respectées habillées ainsi, mais cela est directement lié à la valorisation de la pudeur féminine dans la société égyptienne et plus généralement dans les sociétés islamiques. Non seulement ces femmes portent des vêtements amples qui recouvrent bien leur corps, mais elles ont aussi un voile sur la tête, qui, bien que très différent du voile musulman (dans sa forme et dans son contenu symbolique<sup>44</sup>), ne leur vaut pas moins un certain respect de la part de la population. Or, si le port de l'habit religieux chez les femmes a pour conséquence un certain respect à leur égard, il ne les distingue pas pour autant aux yeux d'une grande partie de la population comme des femmes ayant consacré leur vie au christianisme. Pour un grand nombre de personnes, cet habit spécifique est pour eux la marque de l'appartenance à des écoles spécialisées, ou à un corps de métier particulier, notamment celui des infirmières :

*« Les gens, quand ils me voient dans le métro, ils croient que je suis dans une école. Alors parfois on me demande : est-ce que tu es dans une école d'infirmières ? Alors ça permet de leur expliquer qui je suis »* (sœur Mariam).

---

<sup>43</sup> Nous ne savons pas exactement pourquoi à partir de cette date les dominicains ne portent plus l'habit à l'extérieur. Nous pensons que cela est en corrélation avec l'expérience des prêtres-ouvriers initiée dans les années quarante et cinquante en France. Cette expérience avait permis d'amorcer une réflexion sur la façon dont les religieux pouvaient s'intégrer à leur environnement local. Elle avait été qualifiée de « naturalisation », une « *naturalisation du prêtre dans un peuple où il n'était qu'un étranger* » (Leprieur, 1989 : 355).

<sup>44</sup> Le voile des religieuses affiche leur renoncement au monde, ce qui n'est nullement le cas pour le voile des femmes musulmanes, comme le rappelle Jocelyne Dakhlija, en se référant au problème du port du foulard musulman dans les écoles françaises : « *la terminologie même du « voile » réfère à la « prise de voile », à l'entrée au couvent, soit à un basculement dramatique, une option définitive ou presque arrêtée, sans commune mesure avec le choix qui était celui des jeunes filles scolarisées optant pour le foulard dans les vingt dernières années du XX<sup>ème</sup> siècle. Quoiqu'on ne puisse y voir un événement anodin, surtout lorsqu'il est l'effet d'une contrainte familiale, voire étatique, l'option du voile n'a jamais revêtu en Islam une telle portée, une telle signification, ni de telles conséquences sur une vie de femme, mais les opinions occidentales tendent à voir dans ces jeunes filles autant de « renonçantes », sacrifiant à vie leur féminité. L'assimilation implicite du voile islamique à celui des religieuses catholiques a d'entrée de jeu dramatisé le débat français* » (Dakhlija, 2005 : 137).

Le statut des religieux latins dans la société égyptienne est cependant complexe à cerner du fait que peu de personnes connaissent les particularités de la vie consacrée :

*« Les chrétiens savent que les religieuses ne sont pas payées, qu'elles ont laissé leur vie, qu'elles n'ont pas de vie privée, et que c'est pour aider les autres qu'elles font ça. Mais je ne pense pas que tous les Egyptiens arrivent à concevoir cela »,* raconte Mouna, une professeure d'arabe musulmane.

Mouna connaît bien les religieuses puisqu'elle a fait sa scolarité dans une école tenue par une congrégation catholique, et que ses enfants y sont inscrits aujourd'hui. Pour elle qui a été, et qui reste encore en contact avec ce milieu, il lui est plus facile de concevoir ce qu'est la vie religieuse de ces sœurs. D'ailleurs, elle la conçoit principalement comme un dévouement en faveur des autres, exactement comme sœur Mariam l'expliquait aux personnes rencontrées dans la rue. La vie des religieuses en Egypte semble donc principalement perçue comme une vie consacrée aux autres, l'accent n'est pas mis sur le côté spirituel de leur engagement religieux<sup>45</sup>. C'est peut-être aussi parce que cette partie de leur vie reste une sorte de mystère, comme l'explique Dounia, une jeune musulmane de vingt ans, qui est elle aussi passée par une école catholique :

*« Elles sont tout le temps très gentilles. Ça n'est jamais arrivé que l'une d'entre elles soit cruelle. [...] Mais parfois elles n'étaient pas un bon exemple, car ce sont des religieuses, elles sont très différentes. On ne les comprend pas vraiment, on ne sait pas, c'est un petit mystère pour nous, les religieuses. [...] Elles sont désassociées de la vie normale, alors tu ne les comprends pas. Et quelquefois quand une sœur était stricte, cela ne nous a pas aidés dans nos sentiments envers les chrétiens. Parce qu'elle nous semblait être un symbole d'eux. [...] Le problème pour moi, c'est qu'on n'a pas vraiment eu la chance de discuter avec les religieuses, parce qu'elles sont des religieuses. C'est très difficile. Quand on sort de l'école,*

---

<sup>45</sup> Nous devons préciser ici que nous avons bien conscience que la vie spirituelle est aussi un dévouement en faveur des autres, dans le sens où les religieux cherchent par leurs prières à intercéder auprès du Christ pour aider les autres. D'ailleurs, les charges pastorales des prêtres relèvent du même registre d'engagement pour les autres à travers le spirituel. Cependant, ici, nous faisons plus allusion à des actions concrètes, qui rendent visibles aux yeux de la population l'engagement actif des religieuses à leurs côtés.

*qu'on est dans les clubs, avec les amis, elles ne sont pas là, elles ne savent pas ce qui se passe vraiment ».*

La trop grande différence entre ces deux mondes ne facilite évidemment pas la compréhension, ni a fortiori une certaine considération de la part des jeunes filles pour les religieuses, même si Dounia précise « *qu'elles sont tout le temps très gentilles* ». Cependant, pour ces jeunes filles la plupart du temps musulmanes, l'image qu'elles se construisent des chrétiens passe en grande partie par les comportements de ces sœurs, et tout comportement quelque peu sévère se répercute en sentiment négatif envers les chrétiens. Dounia raconte que dans son école, certaines jeunes filles croyaient que les sœurs mentaient lorsqu'elles faisaient des collectes de dons. Elles pensaient qu'au lieu de reverser ces dons aux nécessiteux sans distinction de religion, elles donnaient en réalité cet argent uniquement aux chrétiens. Pour Dounia, le seul fait de penser que des religieuses peuvent mentir est bien le signe d'une incompréhension :

*« C'est très difficile pour les musulmans de comprendre que les sœurs ne peuvent pas mentir. Il n'est pas chrétien donc il ne comprend pas vraiment ce que ça veut dire d'être une sœur. Moi je ne comprends même pas comment quelqu'un devient sœur. Les musulmans croient que les chrétiens vont aller en enfer. Alors même si tu es sœur, tu vas quand même aller en enfer. Ce n'est pas très sacré, tu vois ».*

Il semble clair ici pour Dounia que le fait même d'être religieuse ne peut permettre de remettre en cause leur intégrité, et que c'est l'une des caractéristiques qui qualifie ce qu'est une religieuse à ses yeux.

L'exemple de Dounia nous a montré qu'il n'est pas toujours évident pour les sœurs, notamment pour celles qui travaillent dans les écoles, de se mettre à la portée de leur public. Enfin, la méconnaissance des spécificités de leur statut de religieuse ne facilite pas la compréhension.

Si certaines congrégations s'investissent ainsi dans le secteur éducatif, il est intéressant de noter que plusieurs congrégations sont présentes en Egypte du fait de sa proximité avec des pays d'Afrique noire. Ainsi en est-il par exemple pour les comboniens :

*« Pour nous, l’Egypte était une station de passage. On s’arrêtait d’abord ici, puis on allait à Assouan, et après à Khartoum. C’était le passage pour aller au centre de l’Afrique. La Mahdia<sup>46</sup> nous a obligés à ouvrir Helwan et Zamalek, ici<sup>47</sup>. Naturellement, nous continuons encore avec les Soudanais qui habitent ici, avec les Noirs. [...] L’Egypte c’est une mission particulière pour les comboniens, parce que nous sommes nés pour le Soudan, pour l’Ouganda, pour le Mozambique, mais pas pour ici. Toutes les institutions ici ont été ouvertes dans des circonstances un peu particulières. Comboni avait ouvert une école de la Sainte-Famille dans le vieux Caire, pour mettre des professeurs africains, ex-esclaves, pour donner une vision différente des Noirs que celle qu’on avait ici. La réaction du patriarche copte orthodoxe, ça a été de dire : je ne veux pas que les filles coptes orthodoxes aillent dans cette école. Des Noirs, nous n’avons rien à apprendre ! » (frère Marcello).*

Dans ce cas précis, la congrégation a continué son travail d’aide aux plus démunis, et particulièrement la population noire du Caire. Elle s’est aussi penchée sur les problèmes issus de l’esclavage des Noirs en Egypte, et sur le racisme. Leur but était de créer de meilleures conditions d’intégration aux réfugiés africains en Egypte. C’est aussi sur les problèmes de l’esclavage que se sont concentrés les trinitaires, et c’est pourquoi ils ont orienté leur travail en faveur des réfugiés soudanais<sup>48</sup>, qui forment le plus grand groupe de réfugiés au Caire. Les sœurs de Notre-Dame des Apôtres ont mis aussi en place des activités avec les Soudanais. Mais ce sont les comboniens, d’après une décision de l’évêque latin, qui ont le monopole du travail avec les Soudanais. Ce sont eux qui servent d’intermédiaires aux Soudanais entre toutes les congrégations et le gouvernement égyptien.

Cette première sous-partie nous a permis de comprendre que l’Eglise catholique latine et les religieux qui en dépendent essaient d’adapter les pratiques missionnaires à la société égyptienne dans laquelle ils vivent aujourd’hui. Cette adaptation se construit grâce à certains principes généraux, comme la discrétion, le refus de provoquer, et l’ouverture à l’autre. Ils ont été définis par l’Eglise latine, à partir des expériences vécues par les religieux sur le terrain,

---

<sup>46</sup> Le Soudan fut placé sous administration égyptienne à partir de 1826. Vers la fin des années 1870, les autorités coloniales doivent faire face à un soulèvement mené par Muhammad Ahmad ibn Abd Allah al-Mahdi, chef politique religieux, dont l’Etat ne tombera qu’en 1896.

<sup>47</sup> Helwan et Zamalek sont deux quartiers du Caire.

<sup>48</sup> En ce qui concerne les trinitaires, leur travail pour la libération des esclaves est inscrit dès la fondation de l’ordre. En effet, l’Ordre de la Très Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs fut créé en vue de racheter les chrétiens prisonniers des maures (Le Fur, 2003 : 202).

afin de leur permettre une meilleure intégration. Mais cette adaptation varie aussi en fonction du vécu de chacun de ces religieux et religieuses, de leurs origines, de leurs expériences précédentes. Cette adaptation des religieux à leur terrain aplanit certaines difficultés. D'autres cependant peuvent émaner de la conjoncture nationale ou internationale.

## **2) Une conjoncture difficile**

Nous avons vu précédemment en quoi la situation de l'Eglise catholique latine en Egypte n'est pas évidente, à cause de son histoire. Celle-ci fut liée à la tentative d'unification des Eglises Orientales au Vatican, mais aussi à la colonisation européenne. D'autre part, les congrégations religieuses dépendantes de cette Eglise sont implantées dans une société majoritairement musulmane, où vivent aussi de nombreux chrétiens. Il nous paraît donc important de rendre compte de la situation égyptienne actuelle des relations islamo-chrétiennes, et voir de quelle façon cette situation influe sur la vie et les activités des religieux latins.

### **a) L'Egypte comme territoire de mission**

Les expériences vécues par les religieux latins sur le terrain égyptien leur permettent d'élaborer une réflexion sur leurs pratiques missionnaires. Cette réflexion est constitutive d'une meilleure adaptation des pratiques au contexte. Leur première expérience du terrain égyptien n'est pas toujours facile, étant donné que leur venue dans ce pays ne procède pas souvent d'un choix de leur part, mais d'une demande de la congrégation, à laquelle ils sont tenus d'obéir. Ce n'est donc pas forcément de gaieté de cœur qu'ils sont arrivés dans ce pays : *« je n'ai pas choisi de venir en Egypte. Au début, ça ne m'a pas du tout enchanté »* raconte sœur Christiane. Cette sœur française d'une cinquantaine d'années est maintenant très attachée à ce pays où elle a vécu au total presque vingt ans :

*« Malgré tout, je reconnais maintenant que je me plais assez bien dans ce milieu à majorité musulmane. [...] J'ai vécu en Egypte, on m'a demandé de venir en Egypte, même si je n'avais pas très envie au début. Mais je dois dire que si l'on me demandait de changer de pays, je demanderais si c'était possible un pays musulman. [...] Parce que je pense que moi comme vocation je n'ai pas une annonce directe, parce que bon, c'est mon tempérament. Je*

*vis plus par une présence, donc en pays musulman ça me semble très important. Je vois très bien dans ma congrégation des sœurs qu'il ne faudrait surtout pas envoyer en Egypte, ni en Algérie, parce que les pauvres, elles seraient malheureuses au possible, de ne pas pouvoir faire une annonce directe ».*

Sœur Christiane résume bien ici la façon de procéder des religieux d'une manière générale en Egypte : témoigner des valeurs chrétiennes au travers de leur vie, mais en silence. L'exemple de cette sœur nous montre de quelle façon ces religieux arrivent à renégocier leurs principes de départ, une fois sur le terrain, comment ils peuvent remettre en cause leurs idées préconçues suite à leur expérience vécue en Egypte. Le père Jean raconte qu'« *en fait, on se retrouve en réalité dans une situation où on vit très librement. Où il n'y a pas tout ce que l'on avait imaginé, toutes ces angoisses, ces peurs* ». Nous pouvons lire ici ce qu'a pu être son appréhension face à un pays majoritairement musulman, et les difficultés qu'il a imaginées par rapport à l'expression de sa foi chrétienne ou la mise en œuvre de son travail.

Les expériences vécues par ces religieux sur le terrain égyptien contribuent souvent à leur attachement à ce pays. Ils reconnaissent par exemple tirer une certaine satisfaction de leur travail. Le succès et la réputation des écoles dirigées par les congrégations latines, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, en est un exemple concret. Les relations qu'ils parviennent à tisser au quotidien avec leur entourage renforcent leur attachement à cette société. Sœur Christiane raconte qu'une voisine musulmane des sœurs de Notre-Dame des Apôtres, qui appréciaient les prières et les psaumes chantés par les sœurs, avait l'habitude de les écouter de son balcon. Dans ces moments-là, elle disait à sa famille : « *je prie avec les sœurs* ». Celles-ci n'ont appris que bien plus tard cette histoire, lorsqu'en plein hiver, le fils de cette voisine est venu les voir en leur demandant pourquoi elles ne priaient plus. Etonnées, les sœurs lui répondent qu'elles continuent de prier, et c'est alors que celui-ci leur raconte l'attention portée par sa mère à leurs prières. Or, comme c'était l'hiver, les sœurs avaient aménagé un endroit plus chaud dans le couvent et la voisine ne pouvait plus les entendre : « *donc, si vous voulez, moi je me dis que ça c'est un dialogue, c'est une prière lancée à Dieu. Et ça m'avait vraiment frappé, de se dire, on peut se retrouver aussi par la prière* », conclut sœur Christiane. Cet épisode nous a montré un exemple de ce que peut être le témoignage discret. C'est la pratique religieuse quotidienne de ces sœurs qui a permis cette rencontre. Les sœurs en tirent d'autant plus de satisfaction que celle-ci s'est construite à leur insu. Elles n'ont pas eu de démarche active qui aurait permis de l'initier. C'est bien leur témoignage de vie qui a

été à l'origine de cette rencontre. Cela nous montre aussi qu'au niveau de la vie religieuse en elle-même, aucune transformation fondamentale n'est effectuée, comme l'explique frère Laurent :

*« On n'abandonne rien, pas de concession sur le plan de la vie catholique. Cela serait une erreur. Même vis-à-vis des musulmans autour, car ils attendent de nous que l'on vive comme des religieux ».*

Les quelques adaptations que nous avons pu remarquer d'une façon générale dans les différentes congrégations rencontrées empruntent certains éléments à l'environnement local. Par exemple, l'arabe est parfois employé lors des offices, et le décor des espaces religieux (icônes coptes, mosaïques décrivant des scènes de la sainte famille en Egypte) rappelle le contexte égyptien. Mais ces adaptations ne changent en rien la pratique religieuse même.

Les religieux latins affirment qu'ils sont présents en Egypte principalement pour soutenir les chrétiens de ce pays. Les Eglises nationales, les Eglises coptes, regroupent la majorité des chrétiens présents en Egypte. Il est donc nécessaire maintenant d'essayer de décrire les liens entre les congrégations catholiques et ces Eglises. La querelle christologique qui avait été à l'origine du schisme entre l'Eglise copte et l'Eglise romaine, notamment sur la question de la nature du Christ<sup>49</sup>, n'existe plus aujourd'hui. Quelques différences doctrinales subsistent toujours, notamment en ce qui concerne l'infailibilité pontificale.

Depuis les années 1960 et 1970, l'Eglise copte a initié une période de renouveau, qui s'est traduite notamment par une revitalisation de la vie religieuse des fidèles autour de l'Eglise, encadrés par un clergé de plus en plus nombreux et de plus en plus compétent. Cette nouvelle sociabilité autour des paroisses a conduit à un repli de la communauté copte sur elle-même. L'église devient à la fois un refuge et un lieu de solidarité, le « *centre d'une sociabilité communautaire extrêmement active et développée* » (Vivier, 2005 : 212). Ce renouveau s'est aussi traduit par une redécouverte des pratiques religieuses coptes, impulsée notamment par le monachisme. La pratique religieuse s'est donc particulièrement développée, avec un suivi

---

<sup>49</sup> Au concile de Chalcédoine, en 451, la doctrine monophysite, que professait l'Eglise copte, fut condamnée. Les adeptes de cette doctrine ne reconnaissaient qu'une seule nature en Jésus-Christ, la nature divine. Pour les chalcédoniens en revanche, la personne du Christ rassemblait deux natures, humaine et divine: « *in the end, the Council came to the conclusion that Christ's nature was dual, both divine and human, but 'unmixed' and 'unconfused'* ». *The Copts agreed that Christ's nature contained both humanity and divinity but held that his two natures were essentially one because his humanity and divinity were inseparable*” (Henderson, 2005: 156).

attentif des jeûnes, de la messe dominicale, des visites aux monastères et aux lieux saints. Tout ce mouvement reste bien encadré par les paroisses. Cette réforme religieuse est assez puritaine d'une manière générale, ainsi que le décrit Catherine Mayeur-Jaouen, qui parle de

« *Contrôle et répression de la religion populaire, tentative de guider une nouvelle piété plus conforme aux usages d'un monde policé, cléricisation d'une culture religieuse propre aux laïcs* » (Mayeur-Jaouen, *op. cit.* : 363).

Le phénomène a débuté à la fin des années 1960, et pendant les années 1970, par le mouvement des écoles du dimanche, à l'occasion duquel des cours de catéchisme prônant une approche plus dynamique de la foi ont été organisés pour les enfants. L'Eglise copte a souhaité mettre l'accent sur son authenticité, et a réalisé pour cela un travail sur la mémoire de l'histoire copte, où les références aux martyrs et aux persécutions vécues dans les premiers temps de la communauté étaient fréquentes :

« *The motivations of the Sunday School Movement were to update the Church and to compete with Protestants and Catholics who were winning many a convert. It also served to re-establish a Coptic identity that placed value on suffering and martyrdom within a reality that was becoming permeated with anti-Christian propaganda. During the 1970s and 1980s, Coptic Christians would have to deal with serious religious-based crime and bloodshed* » (Henderson, *op. cit.*: 158).

Comme Henderson le souligne, l'Eglise copte souhaitait par ailleurs faire valoir sa pleine appartenance à la chrétienté universelle, et contrer les menaces que représentaient pour elle les missions catholiques et protestantes. Enfin, elle devait faire face à l'islamisation croissante de la société.

Le repli identitaire de l'Eglise copte s'est aussi traduit par un repli vers les institutions religieuses, qui sont devenues les nouveaux centres de la vie sociale. Anne-Sophie Vivier décrit la « *forte communautarisation des pratiques de sociabilité autour des paroisses du quartier* » (Vivier, *op. cit.* : 205). Elle continue ainsi :

*« Dans un environnement quotidien, où ils se sentent incessamment minoritaires et plus ou moins menacés, ils y trouvent sentiments de sécurité et d'intimité, peuvent s'y sentir « entre soi » et oublier quelques instants la présence musulmane » (Vivier, op. cit. : 211).*

Les églises deviennent à la fois des espaces sécuritaires, mais aussi des endroits très dynamiques, fréquentés par les jeunes, à qui l'on offre de nombreuses activités : associations sportives, artistiques, voyages organisés.

Les églises catholiques latines ne sont pas en reste dans cet encadrement de la jeunesse chrétienne, et offrent elles aussi de nombreuses activités attrayantes. Ces activités sont souvent organisées par les religieux ou religieuses catholiques installés dans la paroisse, ce qui n'empêche pas de nombreux jeunes coptes orthodoxes (souvent des jeunes du quartier) de venir aussi en profiter. Pendant l'été 2008, un groupe de sœurs de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres avait mis en place un voyage avec des jeunes de la paroisse au Soudan, que les religieuses nommaient les « jeunes missionnaires égyptiens au Soudan ». Ces jeunes ont ainsi réalisé un travail avec des enfants soudanais d'écoles appartenant à des paroisses chrétiennes, sur des thèmes comme la fraternité et la paix entre les peuples. Ce voyage a été considéré comme une réussite par les sœurs, car il avait permis à ces jeunes égyptiens de découvrir leur pays voisin, le Soudan, d'une autre manière qu'à travers la seule figure des réfugiés soudanais au Caire. De plus, elles avaient aussi à cœur de former ces jeunes à l'esprit missionnaire. Sœur Mariam disait à ce propos que les religieux sont de moins en moins nombreux pour pouvoir faire ce travail missionnaire, et que ce n'est pas seulement aux religieux de le faire, ce qui les incitait à former ces jeunes dans cette optique.

La pratique missionnaire est d'autre part étroitement liée à l'expérience du terrain. Il serait donc intéressant de voir maintenant comment les tensions actuelles entre musulmans et chrétiens en Egypte peuvent se répercuter sur la façon dont les religieux latins envisagent cette mission.

## ***b) Une situation de cohabitation religieuse***

Les liens de plus en plus forts établis par la société égyptienne entre les pratiques quotidiennes et la religion ont conduit à une division accrue de la société entre chrétiens et musulmans. Ce phénomène a mené certains Egyptiens à affirmer qu'il y aurait « deux composantes de la nation », à exclure les coptes de cette culture égyptienne, voire même à remettre en cause leur identité égyptienne (Roussillon, 2006 : 151). La volonté de la part des coptes d'affirmer leur appartenance pleine et entière à la nation égyptienne est une des raisons qui porte aussi ce mouvement de renouveau. Dans ce contexte, la situation des chrétiens comme minorité à l'intérieur du pays s'est davantage accentuée :

*« L'Etat considère les chrétiens comme une minorité. Il ne les considère pas comme des Egyptiens. C'est-à-dire que l'Etat dit : « les frères coptes », comme s'ils venaient d'ailleurs, comme s'ils n'étaient pas Egyptiens. Comme si l'Egypte n'appartenait qu'aux musulmans. C'est vraiment n'importe quoi. En conséquence, ça s'est reflété dans les discours populaires conservateurs : tu n'es pas Egyptien parce que tu es chrétien, tu es Egyptien parce que tu es musulman. Quand tu deviendras musulman, tu deviendras Egyptien. C'est vraiment quelque chose de très bizarre. Parce que nous sommes tous des Egyptiens ! »* s'exclamait Iman.

Nous avons vu dans la première partie de ce chapitre que les religieux latins semblent bien vivre leur position minoritaire dans cette société, puisqu'ils considèrent cette situation constitutive de l'expansion de la parole du Christ. Il n'en est pas de même pour les coptes, qui n'admettent pas de voir remise en cause leur identité égyptienne. Bien que les religieux latins soient conscients de cette situation, la différence dans la perception et le ressenti de la position minoritaire peut déboucher sur des incompréhensions entre eux. Par exemple, beaucoup de coptes ne comprennent pas l'ouverture des religieux latins à l'islam. Etant donné que leur Eglise (notamment l'Eglise copte orthodoxe) est engagée dans un mouvement contraire de repli sur soi, ils ne voient pas en quoi le développement de leurs relations avec les musulmans du pays permettrait une amélioration de la situation. Cette incompréhension participe en partie aux difficultés qu'éprouvent les religieux latins à construire des relations cordiales avec l'Eglise copte orthodoxe, ce que nous aborderons dans le troisième chapitre.

Les construits identitaires<sup>50</sup> se formant à partir de la religion aboutissent parfois à des situations de discrimination religieuse au sein de la société égyptienne, notamment dans le cas de l'accès à un travail :

*« Il se trouve que les chrétiens auront du mal à travailler chez les musulmans, parce qu'ils sont chrétiens. Donc ils iront travailler chez des chrétiens, qui n'embauchent que des chrétiens, parce que ce n'est pas facile pour eux de trouver du travail. Moi je ne suis pas contre, je trouve ça très logique. Mais c'est vrai que ça va m'empêcher moi aussi de trouver du travail, ou de me faire embaucher chez des chrétiens, parce que je ne suis pas chrétien. Je comprends »*, raconte Abdallah, un jeune musulman d'une trentaine d'années.

C'est le cas par exemple de l'association Caritas Egypte, au sein de laquelle ne travaillent que des chrétiens. Zeynab, la jeune employée musulmane française de l'ONG, avait été obligée de mentir sur sa religion pour être embauchée. Il est étonnant d'ailleurs que cette association n'emploie pas de musulmans, car le directeur est un jésuite, et de nombreuses religieuses y travaillent. De ce fait, on aurait pu penser que l'ouverture à l'islam qu'ils essaient de favoriser se reflète à travers leur manière de travailler. D'autant plus que dans l'aide qu'ils apportent aux personnes dans le besoin, il ne semble pas qu'il y ait de distinction faite au niveau de la religion<sup>51</sup>.

D'autre part, les tensions interreligieuses en Egypte ont été l'occasion à plusieurs reprises de faire intervenir la théorie du complot externe pour expliquer cette division interne :

*« Il n'en reste pas moins qu'incidents confessionnels ou provocations anti-chrétiennes ne débouchaient jusqu'il y a peu que sur la réaffirmation ritualisée de l'indéfectible unité nationale égyptienne et de la solidité du front intérieur face à la « sédition confessionnelle » (al-fitna al-tâ'ifiyya) dont les instigateurs ne pouvaient qu'être étrangers ou extérieurs au tissu social et culturel égyptien »* (Roussillon, *op. cit.* : 138).

---

<sup>50</sup> La formule est de Saâdia Radi, qui explique comment les identités sont des constructions variables: « elle est un signifiant flottant et mutable. [...] L'identité n'est rien en soi mais elle est ce qu'on y met » (Radi, *op. cit.* : 160). D'où cette préférence pour le terme de construit identitaire, plutôt que d'identité.

<sup>51</sup> Nous ne savons pas si toutes les Caritas à travers le monde fonctionnent de cette manière, et n'emploient que des chrétiens, ou si cette situation est particulière à l'Egypte.

Il s'agit pour les autorités égyptiennes d'utiliser cette stratégie politique qui consiste à désigner un ennemi extérieur afin de réaffirmer l'unité nationale. Mais c'est aussi une réaction face à la crainte d'une possible manipulation de la question de la minorité chrétienne par des puissances étrangères, comme ce fut le cas au moment des Capitulations. C'est ce que nous décrit Saâdia Radi lorsqu'elle parle du « *complot externe* » *instrumentalisant les problèmes des minorités* » pour ébranler la cohésion nationale des sociétés arabes en général et de la société égyptienne en particulier » (Radi, *op. cit.* : 170). Face à cette situation, il est clair que la position des religieux latins en Egypte, étrangers pour la plupart, et occidentaux pour une grande partie d'entre eux, est plutôt délicate.

Depuis peu de temps cependant, de nouvelles revendications se sont faites entendre sur la place des coptes dans le domaine politique, et ont mis sur le devant de la scène égyptienne les problèmes de discriminations religieuses<sup>52</sup> (Roussillon, *op. cit.* : 140/141).

L'Egypte est un régime officiellement laïc, mais l'islam est la religion de l'Etat, et les principes de la loi islamique constituent la source principale de la législation. Cette situation instaure de fait une certaine inégalité au niveau juridique, qui se répercute dans de nombreux domaines de la vie quotidienne :

*« En conservant de nombreux éléments de la jurisprudence islamique, les lois de statut personnel, tout particulièrement, réservent à plusieurs égards un traitement inégalitaire au non-musulman (et à la femme) »* (Guirguis, 2007 : 28).

D'autre part, la participation politique accrue des Frères musulmans<sup>53</sup> inquiète les coptes et les intellectuels libéraux et laïques :

*« Le slogan « L'islam est la solution » choisi par les Frères musulmans pour leur campagne avait en effet ravivé parmi les coptes le spectre d'un confinement des non-musulmans dans une citoyenneté de seconde zone »* (Legeay, *op. cit.* : 354).

Ces revendications politiques à base religieuse sont un des aspects du repli identitaire des individus sur leurs communautés religieuses respectives, un repli que l'on pourrait qualifier de

---

<sup>52</sup> Il s'agit notamment du problème des conversions, dont nous parlerons dans le deuxième chapitre.

<sup>53</sup> Ceux-ci ont fait par exemple une importante percée aux élections parlementaires fin 2005.

« communautariste »<sup>54</sup>. L'appartenance religieuse est de plus en plus affichée, que ce soit sur le corps des individus, ou dans l'espace public :

*« Les espaces d'acceptation mutuelle, religieuse et civile, se sont rétractés au point que l'appartenance religieuse des individus ou les marqueurs de cette appartenance apparaissent comme la condition de présence de chacun dans l'espace public »* (Imân Farag, « Invitation à la peine et à l'aveu », *Al-Karâma*, 25 octobre 2005, In Roussillon, *op. cit.* : 165).

De nombreux Egyptiens, ainsi que de nombreux auteurs sur la question s'accordent à dire que les relations interconfessionnelles se dégradent régulièrement depuis une trentaine d'années. Les incidents violents des années 1970 et 1980 ont fortement marqué les esprits<sup>55</sup>, et les discours officiels sur l'indéfectible unité de la nation égyptienne n'ont jamais pu enrayer ce phénomène.

D'autre part, ces tensions interreligieuses ont des répercussions au niveau du partage culturel qui existe en Egypte entre chrétiens et musulmans. Certaines pratiques communes aux chrétiens et aux musulmans, comme par exemple le culte des saints et la participation à des mouleds (Mayeur-Jaouen, *op. cit.* : 186), sont de plus en plus rattachées exclusivement à la religion, et l'aspect culturel de ces actions n'est plus souligné :

*« Le réveil religieux de l'Eglise copte comme de l'islam, sous leur angle réformé et parfois fondamentaliste, a entraîné le déclin et bientôt la perte d'une culture commune partagée avec les musulmans »* (Mayeur-Jaouen, *ibid.* : 345).

Abdallah nous livre un exemple de la récupération religieuse de ce partage culturel, et raconte comment la religion est devenue selon lui une explication à tout :

*« Quand il y a des problèmes, ils peuvent être basés sur des problèmes non religieux, mais c'est le religieux qui prend le dessus. [...] Le problème aujourd'hui dans les sociétés musulmanes, c'est qu'une grande partie du comportement des gens n'a rien à voir avec la*

---

<sup>54</sup> Selon Lucienne Germain et Didier Lassalle, « le qualificatif de « communautarisme » stigmatise [...] la tendance des groupes à se replier sur eux-mêmes, la subordination de l'individu à la loi communautaire, et le risque de conflits intercommunautaires » (Germain, Lassalle, 2008 : 16/17).

<sup>55</sup> Comme les incidents du quartier de Zawiya al Hamra, au Caire, en juin 1981, qui débouchèrent sur plusieurs dizaines de morts et de nombreux blessés.

*religion. [...] Moi je suis sûr qu'à un moment, tradition et religion, ça se mélange. Les Egyptiens pensent que la moitié des choses qu'ils font, c'est de la religion, mais pas du tout, c'est de la tradition. Et c'est pour cela que par exemple, si tu prends une famille musulmane et une famille chrétienne, et que tu regardes comment elles élèvent leur fille, tu vas trouver que c'est de la même manière. Mais il se trouve que chaque famille présente sa manière d'éduquer leur fille comme quelque chose de religieux. Mais à la fin, c'est la même manière d'éduquer les filles en Egypte, dans une société arabe égyptienne. Donc musulman ou chrétien, tu suis toujours les mêmes traditions. Et après on enterre ça dans la religion ».*

La dégradation de la situation économique et politique du pays a encore accentué ce phénomène. Puisque l'Etat s'est totalement désengagé de la société civile, ce sont les églises et les mosquées qui ont pris en charge l'assistance, rabattant ainsi la solidarité sur des institutions religieuses. La tendance actuelle est au regroupement confessionnel, et cela dès le plus jeune âge :

*« Le constat est ici celui, au mieux d'une ignorance réciproque ou d'une indifférence aux problèmes et aux aspirations de l'autre, au pire d'une hostilité, voire d'une haine, rentrées ou déclarées et qui s'expriment au quotidien dans le choix des fournisseurs – de l'épicier au pharmacien en passant par le coiffeur ou le libraire dont on est client –, celui des fréquentations ou des lieux de loisirs, culminant dans les prênes du vendredi ou du dimanche, en termes de moins en moins retenus » (Roussillon, *op. cit.* : 166).*

Cette situation tendue conduit finalement les acteurs à n'espérer qu'une cohabitation sereine entre chrétiens et musulmans. Ces tensions ne leur permettent pas en effet de se projeter plus loin dans un projet de société qui irait au-delà d'une simple cohabitation : *« comme si tout ce que l'on pouvait espérer, ce sont des relations de voisinage et de cohabitation pacifique entre musulmans et chrétiens »* (Imân Farag, « Invitation à la peine et à l'aveu », *Al-Karâma*, 25 octobre 2005, citée In Roussillon, *ibid.* : 166). La prégnance de l'islam dans l'espace public s'est accrue, due en partie à l'influence saoudienne<sup>56</sup> :

---

<sup>56</sup> Beaucoup d'Egyptiens émigrent temporairement en Arabie Saoudite pour travailler, et en reviennent avec une culture islamique de tendance wahhabite, dure et conservatrice. Les Saoudiens sont aussi assez présents en Egypte, que ce soient des hommes d'affaires ou des touristes, et importent avec eux cette culture wahhabite. Hélène Legeay parle d' « une « wahhabisation » rampante de la culture égyptienne » (Legeay, *op. cit.* : 366).

*« Il n'y a pas de doute que devant l'islamisation de la société, l'atmosphère devient de plus en plus étouffante pour un chrétien. [...] On entend le Coran tout le temps et partout, le ni□āb<sup>57</sup> se multiplie. Ça devient un peu obsédant, et on en arrive à avoir ras-le-bol, ça c'est sûr. [...] Et bien sûr ce qui fait peur aux chrétiens, et ça tout le monde le dira, c'est une évidence même, c'est qu'il y a une progression latente et permanente de l'islamisme, de manière générale. Et qui fait peur à la fois aux musulmans modernes, ouverts, intellectuels, et puis évidemment qui fait peur aux non-musulmans, qui sont essentiellement chrétiens », raconte frère Michel.*

Les vingt années que le frère Michel a passées en Egypte lui ont permis d'observer cette évolution, et de constater une dégradation des relations entre musulmans et chrétiens. Pour lui, cette dégradation des relations est surtout une conséquence de l'inscription de l'islam comme référence dominante dans l'espace public. Il ne semble pas s'interroger sur le rôle du repli identitaire des coptes orthodoxes dans cette montée des tensions. Cette longue expérience lui a donc permis de vivre et de ressentir la montée des tensions, mais davantage d'un point de vue chrétien.

La détérioration de ces rapports peut aussi se lire à travers le discours de Dounia, qui raconte la vision qu'elle avait des chrétiens lorsqu'elle était à l'école primaire :

*« Moi, personnellement, je pensais comme tout le monde que c'était mal d'être chrétien, que les chrétiens sont méchants. Et on dit quelquefois que les chrétiens savent qu'ils ne sont pas justes [dans le sens de n'avoir pas choisi la bonne religion], mais ils ont peur de devenir musulman. Et on dit ça tout le temps. Et moi je croyais la même chose en ce temps. [...] Quelquefois, je crois qu'il y a des gens qui pensent que si tu es vraiment un musulman, tu ne vas pas aimer les chrétiens, et c'est quelque chose dont tu dois être fier ».*

Mouna non plus n'apprécie guère ces tensions latentes, et notamment le manque de clarté et de franchise dans les discours :

*« Je pense que le vrai problème c'est que les points de vue ne sont pas clairs, c'est-à-dire qu'on ne se parle pas franchement. Oui, je peux poser des questions, lorsque je veux savoir quelque chose sur la religion de l'autre, on n'est pas choqué. Mais très rarement, on est clair*

---

<sup>57</sup> Le ni□āb est un voile féminin musulman intégral qui ne laisse entrevoir que les yeux.

*et net sur ces points là. Ce qui fait qu'entre musulmans on dit n'importe quoi à propos de l'autre, et pareil entre chrétiens on dit n'importe quoi à propos de l'autre ».*

Cette méfiance réciproque peut poser certains problèmes aux religieux latins. Ils doivent faire face en tant que chrétiens à cette ignorance, qui peut parfois se révéler violente. Frère Marcello raconte qu'il a été une fois victime d'une agression au couteau dans le métro. Selon lui, cette agression était en rapport avec le fait qu'il s'occupait d'enfants des rues, qui dormaient à côté de l'école où il travaillait. Il les avait pris en charge, les avait nourris et habillés. Suite à cette agression, ce sont des habitants du quartier qui sont venus lui expliquer que certaines personnes avaient voulu lui faire peur. Ils craignaient que frère Marcello ne convertisse ces enfants au christianisme :

*« Quelqu'un m'a dit : écoute, ils ont peur que tu en fasses des enfants chrétiens. Mais non, moi je veux qu'ils soient de bons musulmans. Et moi je continuerai, si l'on veut me tuer, voilà, je suis là, j'ai dit. [...] On ne m'a rien fait, mais je crois que les gens ont fait attention, surtout les parents des familles musulmanes [qui avaient leurs enfants dans l'école du frère], elles ont fait attention à ce qu'il ne m'arrive rien de mal » (frère Marcello).*

La méconnaissance des activités des religieux latins, et la méfiance construite à l'égard des chrétiens d'une manière générale peut ainsi conduire à ces irruptions de violence, dont certains religieux ont fait l'expérience. Frère Marcello précise toutefois que les parents musulmans lui ont prêté une attention particulière après son agression. On pourrait penser qu'ils n'ont pas voulu, en tant que musulmans, être associés à ces violences. Mais ils semblent marquer aussi par cette attention particulière leur estime vis-à-vis du frère. Son travail au sein de l'école lui aurait donc attiré la sympathie de ces familles.

Aujourd'hui, les tensions restent donc latentes, avec parfois des sursauts<sup>58</sup>, même si dans le quotidien persiste une relative bonne entente :

*« On est dans une situation un peu intermédiaire, de tension latente et qui est plus ou moins marquée selon les lieux. Il y a des lieux en Egypte qui sont traditionnellement difficiles, tendus, notamment en Moyenne-Egypte. Ici, au Caire, ça se sent beaucoup moins. [...] Donc,*

---

<sup>58</sup> Nous pensons notamment aux incidents qui eurent lieu à Alexandrie en octobre 2005, causés par la diffusion d'une pièce de théâtre copte radicalement anti-islamique. Elle déboucha sur des manifestations, des émeutes, et le décès de trois personnes (Roussillon, *op. cit.* : 155).

*je dirais, il y a des incidents ponctuels, qui trahissent quand même une tension, qui est permanente, mais qui n'empêche pas le convivium habituel pacifique* » (frère Michel).

Ce « convivium pacifique » dont nous parle frère Michel peut notamment se lire au niveau de la structure urbaine du Caire, qui ne se divise pas en ghettos confessionnels (Vivier, *op. cit.* : 206). D'ailleurs, les congrégations catholiques latines sont réparties un peu partout dans la ville, sans que l'on puisse noter très clairement d'espace résidentiel préférentiel. Leur visibilité est cependant plus grande dans les quartiers de Faggalah et Daher, où se rassemblent de nombreuses églises, et les principales institutions scolaires appartenant aux congrégations, comme le collège de la Sainte-Famille des jésuites. Dans le cas des petits frères de Jésus, ceux-ci ont fait le choix d'habiter dans le quartier d'Ayn Shams, qui est un quartier de petite classe moyenne : *« il y a des musulmans, des voisins, qui savent qui nous sommes. D'autres habitués à voir ces étrangers un peu bizarres, dans ce quartier où il n'y a pas d'autres Européens »* (frère Michel). Cependant, certains quartiers leur restent inaccessibles. Par exemple, les petits frères de Jésus louaient auparavant un autre appartement, à Choubra el Kheima, un quartier très industriel et très pauvre du Caire. Mais seuls les frères égyptiens pouvaient y habiter, parce qu'il aurait été impossible selon eux qu'un Européen y vive. Cela aurait paru trop suspect aux yeux de la police que des Occidentaux choisissent ce lieu de vie, ils auraient été surveillés et constamment dérangés par celle-ci.

Ces religieux latins s'inscrivent dans un contexte à la base assez difficile, et qui peut être aggravé parfois par la conjoncture internationale, comme par exemple lors de l'affaire des caricatures danoises entre septembre 2005 et le printemps 2006, ou le discours du pape Benoît XVI à Ratisbonne le 12 septembre 2006. Lors de ces événements, les religieux latins se sont trouvés pris à partie par la société égyptienne pour expliquer ces actes, mais aussi s'en excuser. En tant que religieux latins, et pour beaucoup d'entre eux de surcroît occidentaux, ils cristallisaient à cette occasion tous les symboles de ce qui était remis en cause. Frère Marcello raconte qu'après le discours de Ratisbonne, certaines personnes ont sollicité les religieux pour qu'ils demandent pardon :

*« Nous avons eu une grande polémique quand le pape est allé à Ratisbonne et qu'il a parlé. Mais ils ont pris en morceaux le discours pour faire une propagande terrible ici. [...] Ils voulaient que l'on demande pardon. Mais moi j'ai dit : je ne vais pas demander pardon puisque ce n'est pas moi qui ai dit ça ».*

Le père Benoit nous raconte lui aussi de quelle façon les religieux ont vécu cet épisode :

*« Le gouvernement actuel ne pose pas de problèmes particuliers aux religieux, et il n'a pas intérêt. Les religieux latins sont souvent bien respectés. Les liens sont cordiaux. Il y a parfois des tensions, voire des crises, qui sont liées au contexte international. Par exemple, après la crise liée au discours du pape en Allemagne, il y a eu des signes de tensions, comme par exemple un retardement des formalités pour l'obtention du permis de séjour ».*

Les tensions de la cohabitation religieuse se révèlent pour ces religieux essentiellement dans des moments de crise au niveau international. Il nous semble en effet que les tensions internes à la société égyptienne, qui peuvent émerger au quotidien, ne sont pas ressenties par ces religieux de la même manière qu'elles peuvent l'être pour un chrétien égyptien<sup>59</sup>. Car ces religieux restent des éléments étrangers à cette société, de par leur nationalité, comme nous avons pu le voir précédemment. Les discriminations ne les touchent pas le plus souvent directement, elles les touchent surtout à travers ce que vivent les chrétiens égyptiens. Les problèmes posés par cette cohabitation viennent notamment de la proximité entre musulmans et chrétiens égyptiens, qui partagent la même nationalité, la même histoire, et la même culture. C'est elle qui exacerbe les tensions.

Toutefois, dans ces moments de crises externes au pays, les religieux latins sont pris à partie, car, dans le cas de Ratisbonne, ils représentent physiquement l'auteur de l'affront, en l'occurrence le pape<sup>60</sup>. C'est ce qu'on peut voir à travers ce que dit frère Marcello : on leur a demandé de s'excuser, alors que ce ne sont pas eux qui ont prononcé ce discours.

Ces crises peuvent donc être perçues comme des indices sur la façon dont les religieux latins sont intégrés à la société égyptienne. En effet, l'exacerbation des petites différences entre Egyptiens chrétiens et musulmans au quotidien, qui peut conduire à des tensions, ne

---

<sup>59</sup> Cette affirmation est à nuancer en ce qui concerne les religieux égyptiens, qui ont vécu cette situation. Cependant, nous ne savons pas dans quelle mesure leur entrée dans une congrégation latine a pu changer leur perception de la situation, et le ressenti de ces discriminations.

<sup>60</sup> Nous n'avons pas d'éléments relatifs à l'affaire des caricatures danoises, pour voir comment elle a été ressentie par les religieux sur place. Cependant, il semblerait que les tensions aient été vives, étant donné que l'Égypte a été fortement impliquée dans la riposte à la publication des caricatures de Mahomet (Favret-Saada, 2007 : 96). Le gouvernement égyptien s'est en effet servi de cette affaire pour concurrencer les islamistes sur leur propre terrain, la défense de l'islam, afin de pouvoir se rallier les masses dans un contexte d'élections parlementaires (Favret-Saada, *ibid.* : 100).

semble pas trop les affecter concrètement. Cela pourrait être révélateur d'une certaine distance entre eux-mêmes et la population. Cependant, la société égyptienne fait appel à eux dans des moments de crises externes. Donc bien que le climat soit tendu, il nous semble que la démarche même de se tourner vers eux dans ces moments-là montre qu'ils sont aussi considérés comme faisant partie de cette société.

Les religieux latins peuvent donc être placés dans une position délicate, au vu de la conjoncture internationale, mais ils peuvent aussi devenir lors de ces événements les interlocuteurs privilégiés d'une société se sentant menacée : « *nous sommes ici un élément modérateur. Par exemple, lors de la déclaration du pape à Ratisbonne, les gens se sont tournés vers nous. On fait tampon* » (père Jean). Leur situation intermédiaire les pose donc à la fois comme des cibles toutes désignées, mais aussi comme des personnes capables de rétablir un lien dans ces moments de crise. Ils incarnent ici cette figure du « pont », dont nous avons parlé en première partie de ce chapitre.

Cependant, les tensions vécues sur le terrain égyptien par les religieux latins les conduisent parfois à songer au martyr. Dans le cas de sœur Christiane, si la vie dans ce pays lui plaît désormais, elle avoue qu'il lui arrive parfois d'y penser. Pour elle, cette idée est directement liée au fait de vivre dans un pays musulman. Le martyr serait alors conçu comme l'aboutissement de sa vie de religieuse. Par exemple, pendant la guerre civile en Algérie, sœur Christiane faisait partie du secrétariat général de la congrégation, et s'était donc retrouvée au cœur des discussions sur la décision de rapatrier ou non leurs sœurs d'Algérie. Elle-même était plutôt contre ce rapatriement, elle estimait que la place des religieuses était de souffrir avec le peuple algérien, de vivre la dimension sacrificielle de la vie religieuse jusqu'au bout.

Mais cette conception du martyr, ou de la difficulté de cette situation, est aussi relative à l'histoire de chacun de ces religieux. Le père Franck affirmait par exemple qu'« *ici, ce n'est pas la pire des situations* ». Pour lui qui avait auparavant travaillé au Nigéria dans un climat politique et social très tendu, il pouvait relativiser sa situation en Egypte. C'était aussi le cas de sœur Mariam, qui avait vécu un certain temps en Algérie :

« *Moi quand j'y suis allée c'était plus difficile en tant qu'arabe, que les gens m'acceptent comme chrétienne, et pas seulement comme religieuse, comme une chrétienne. Alors là-bas c'est difficile. Mais ici, les gens croient peut-être que c'est difficile mais ce n'est pas trop difficile* ».

Cette situation ne semble pas non plus préoccuper outre mesure d'autres religieux, comme le père Jean, qui dit que « *non, on ne se sent pas menacé, on ne pense pas du tout au martyr. Parce qu'aussi, on n'est pas dans des secteurs où on est dans le prosélytisme, la conversion des musulmans* ». Le témoignage de ces religieux par une présence discrète, et sans prosélytisme affiché, représente pour eux une assurance de ne pas s'exposer à des menaces. Ce qui se détache de leurs discours, c'est que la violence n'est pas dirigée explicitement contre eux, en tant que religieux latins, mais qu'elle est déjà présente, dans la vie quotidienne, vis-à-vis des chrétiens égyptiens, et qu'ils doivent donc les soutenir :

*« Il faut tenir compte que notre congrégation, les petits frères de Jésus, nous situe à un lieu très modeste dans la société. On n'est pas des jésuites qui dirigent une grande institution, qui peuvent avoir une parole importante, à un haut niveau. [...] Donc notre rôle est extrêmement modeste puisque par vocation nous choisissons de vivre au coude à coude avec les petites gens du pays. Alors notre rôle c'est plus de souffrir avec eux de cette situation, et de les aider à ne pas perdre courage malgré tout, en essayant de leur faire garder un regard positif sur le monde de l'islam »* (frère Michel).

Ce que dit frère Michel ici rejoint notre idée exposée plus haut. Les religieux ne vivent pas ces tensions parce qu'ils sont des religieux chrétiens, mais ils les vivent parce qu'ils accompagnent les chrétiens égyptiens. Les religieux ont un rôle de soutien, mais ce sont les chrétiens égyptiens qui sont les véritables cibles de ces discriminations.

Ces quelques exemples nous ont laissé voir comment des religieux latins peuvent appréhender leur situation en Egypte, notamment en ce qui concerne la dimension sacrificielle inhérente à toute vie consacrée. Leurs expériences variées expliquent ces différences de perception, mais il reste que cette perspective sacrificielle n'est pas absente de leurs pensées. Le contexte égyptien peut en orienter le sens, mais non pas en faire naître l'idée. Celui-ci reste à la base d'un engagement dans la vie religieuse, ainsi que le montre cet extrait du concile de Vatican II :

*« L'Eglise est par ses fils en liaison avec les hommes de quelque condition qu'ils soient ; elle l'est surtout avec les pauvres et ceux qui souffrent, et de tout son cœur elle se sacrifie pour eux »* (Les actes du concile Vatican II, op. cit. : 740).

Nous pouvons dire qu'une dimension sacrificielle existe dans leur façon de concevoir leur vie en Egypte, mais elle nous semble en réalité plus liée à ce qu'est la vie religieuse en elle-même, que dans le fait de vivre dans une société majoritairement musulmane :

*« Je garde la conviction que le dialogue est toujours possible. La modestie, ça paye. Nous ne sommes pas du tout portés au langage polémique. Il faut désamorcer cela par une attitude humaine d'écoute. Il faut désamorcer le martyre au maximum, et ne pas aller tête baissée vers lui »* (frère Michel).

Nous avons pu voir dans ce chapitre que les religieux latins sont implantés en Egypte essentiellement dans le but de soutenir la chrétienté égyptienne, dans un contexte de tensions entre musulmans et chrétiens. Ils doivent cependant faire face à certaines difficultés dans la réalisation de leur projet. Ils restent dans l'ensemble assez peu connus par une grande partie de la population, ce qui ne facilite pas la transmission de leur message chrétien. D'autre part, le contenu même de ce message ne correspond pas forcément aux sentiments de la population, notamment chrétienne. L'ouverture vers l'islam prônée par ces religieux dans le but d'améliorer les relations islamo-chrétiennes n'est pas toujours comprise par les chrétiens. Ces derniers sont actuellement engagés dans un mouvement contraire de repli sur la communauté religieuse. Enfin, bien qu'ils soient implantés depuis longtemps en Egypte, ils restent souvent considérés comme des éléments extérieurs au pays, notamment du fait que beaucoup d'entre eux sont des étrangers. Nous pouvons donc voir se dessiner ici le fait que ces religieux seraient perçus, à la fois par la population et par eux-mêmes, comme des médiateurs. Nous allons aborder dans le deuxième chapitre la façon dont, avant d'arriver à cette position de médiateurs, ils essaient de s'intégrer à la population égyptienne.